



LA CRÉCELLE

LE CRÉPITANT JOURNAL DU
CONSERVATOIRE EN LUTTE

Prix libre

CINQUIÈME MOUVEMENT

Une brève utopie musicale

En réponse au long projet d'établissement du CNSMDP

Notre société devrait donner à toute personne aspirant à une expression musicale des moyens au moins aussi importants que ceux qui nous sont aujourd'hui réservés. Ainsi, les moyens que nous connaissons dans notre conservatoire, qui sont exceptionnels, devraient se répandre, s'universaliser, pour devenir une banalité.

Notre économie devrait offrir à toutes celles et ceux qui la font fonctionner du temps pour se consacrer, si ils et elles le souhaitent, à une pratique artistique. Bien plus de temps que les diverses obligations économiques, administratives et sociales ne laissent aujourd'hui aux artistes de métier.

La transmission devrait être débarrassée de toutes les relations d'autorité hiérarchique qui l'encombrent pour devenir un maillage illimité, libéré des contraintes de temps et de légitimité. On devrait enseigner dès que l'on a retenu le nom des cordes à vide d'un violon et prendre des cours même après avoir enregistré l'intégrale des *Sonates et partitas* de Bach.

On ne devrait plus entendre parler de limite d'âge.

La concurrence, les concours d'entrée, les auditions sélectives ne devraient être qu'un fatras antique qu'on se remémore avec incrédulité et raillerie, celles-là même que nous inspirent les normes sociales absurdes qui sous l'ancien régime, interdisaient aux femmes de jouer de la flûte, du violoncelle ou du basson.

Il devrait y avoir chaque soir, dans chaque rue, au moins un concert dans une petite salle, un hall d'immeuble, une boutique, un café, une piscine municipale ou une agence bancaire désaffectée.

Rêver à moins est triste comme une attestation de déplacement dérogatoire...

Agoras Paris Vilette : le CNSMDP soutient les occupations !

Suite à la manifestation du secteur de la culture le 4 mars à République et après des mois de tentatives pour se faire entendre et alerter sur la précarité grandissante des artistes, étudiant-es et intermittent-es, le Théâtre de l'Odéon est envahi par des militant-es (notamment de la CGT Spectacle). Ils et elles revendiquent la réappropriation de ce lieu public, qui avait déjà été occupé en mai 68, en 1996 et 2016. S'ensuit une vague inédite d'occupation des Théâtres Nationaux (La Colline, le Théâtre National de Strasbourg) mais aussi de l'Opéra de Lyon, du Théâtre de la Commune d'Aubervilliers... Actuellement, une centaine de lieux culturels sont concernés.

Après plusieurs Assemblées Générales à la Chapelle, des étudiantes et étudiants du CNSMDP ont décidé de suivre le mouvement afin de soutenir le combat mené par ces militantes et militants de la culture et leurs revendications. Depuis le 20 mars, tous les dimanches place de la Vilette, devant la fontaine aux Lions se tiennent donc des Agoras.

Le mouvement d'occupation exige d'abord la réouverture des lieux de culture, mais pas à n'importe quel prix. Ce qui est demandé, c'est surtout un plan d'investissement massif pour la relance du secteur culturel. Pas de réouverture sans droits sociaux. Et une nouvelle année blanche. Au 31 août 2021, combien d'intermittent-e-s n'auront pas fait les 507 heures fatidiques qui ouvrent l'accès à une indemnité chômage ? Est aussi demandé l'abaissement du seuil d'entrée dans l'intermittence : combien de nouveaux entrant-e-s, récemment sorti-e-s d'école ou non, combien de moins jeunes en accident de carrière se retrouvent aujourd'hui sans rien ? Mais une revendication encore plus essentielle que toutes celles-là s'est rapidement imposée : l'abrogation de la réforme de l'assurance chômage dont l'application est prévue au 1er juillet. (*suite p.2*)

Comment, en pleine période de crise économique, alors que les entreprises détruisent des dizaines de milliers d'emplois, le gouvernement ose-t-il maintenir ce projet de faire plus d'un milliard d'économies par an sur le dos des précaires ? Et comment nous, intermittents ou futurs intermittents du spectacle, ne pas nous sentir solidaires de ces autres intermittents de l'emploi ? Quand tous les droits des chômeurs auront été démantelés, comment nous, les intermittents, serions-nous légitimes à continuer de réclamer les nôtres ?

Entre les morceaux, performances et spectacles en tout genre se glissent des prises de parole dont vous trouverez quelques exemples dans ce journal. Avec ces Agoras, le but est aussi de donner la parole aux habitants et militants du quartier, de permettre à tous de se retrouver. Et à l'art vivant de retrouver cette fonction politique essentielle : rassembler. Rassembler non plus derrière le drapeau moralisateur de la République Française qui nous envoie, missionnaires de la paix sociale, prêcher pour « La Culture » en banlieue ou dans les prisons ; mais rassembler derrière celui du mouvement social, celui de la lutte pour une société plus belle, où le rêve et l'utopie auraient encore toute leur place. Rassembler derrière la solidarité de toutes celles et ceux qui résistent et relèvent la tête. Et puis danser. Et puis rire. Et puis chanter. Parler. Rencontrer des gens.

Alors venez avec nous et vous verrez que les gestes barrières – que nous respectons scrupuleusement – n'empêchent pas les rencontres, la joie et la lutte !

Parole d'une crécelleuse à l'Agora du 21 mars

« Bonjour à toutes et à tous,

Je suis étudiante au Conservatoire National de Musique et Danse de Paris depuis 4 ans déjà. J'étais partie pour faire une scolarité toute discrète : je rasais les murs en mettant sous le tapis mon inconfort avec l'institution, et je cachais même que je jouais de la musique traditionnelle dans les bars pour ne pas faire tache.

Et puis il y a eu la mobilisation contre la réforme des retraites il y a un an où j'ai rencontré des gens formidables, également au conservatoire, avec qui le collectif La Crécelle s'est créé et à qui on doit cette agora aujourd'hui ! De l'organisation d'un concert de soutien aux conducteurs grévistes de la ligne 5 à des nuits d'écriture et de débats, la Crécelle m'a carrément extraite de ce que je pensais être ma place toute étriquée et individuelle au conservatoire.

Pour moi, ça a été incroyable de rencontrer des gens avec qui mettre des mots sur nos mal-être, sur nos questionnements. Échanger, crayonner, peinturlurer, agraffer, scander, chanter, bafouiller, raturer, polémiquer, pinailler, geeker, rigoler, cuisiner, je crois qu'il ne reste plus qu'occuper à rajouter à la liste de nos activités

Avec cette nouvelle vague de mobilisation, il me semble qu'il y a un réel espace à prendre et à défendre, un espace et un temps rendus communs et je suis ravie qu'on s'y immisce (enfin !) pour rejoindre les luttes contre la précarité.

Alors ça me donne envie d'en profiter pour politiser nos insatisfactions, nos malaises. Interrogeons nos formations, dont on sait combien le rapport prof/élève peut être problématique, nos cursus figés où on est enfermés dans de petites boîtes sans avoir notre mot à dire et où on a trop peu de latitude pour expérimenter. Questionnons-nous sur nos pratiques – avec qui on joue, et devant qui ? Comment on s'organise ? Comment on dépasse les hiérarchies artistiques qui se sont organisées en hiérarchies politiques ? etc. On voit bien que ces schémas – tel celui de l'orchestre – qui nous paraissent parfois aller de soi ne sont pas neutres.

Profitons-en pour remettre en cause le sexisme profond dans notre établissement et dans nos milieux, et interrogeons-nous sur les parts que nous lui accordons encore dans nos ensembles, dans nos collectifs : pourquoi les femmes sont celles qui ont la charge de l'organisation de nos ensembles, ou qui travaillent à la prod' pendant que les hommes assument tellement majoritairement la direction artistique ? Accorde-t-on réellement de la place artistique et décisionnelle aux femmes dans ces espaces, malgré nos prétentions féministes ? Comment accueille-t-on réellement leur parole ? Le sexisme, en voilà une culture qu'il serait bien de supprimer pour de bon !

Et puis peut-être qu'il serait aussi temps de remettre en question les grandes inégalités dans notre secteur entre les différentes esthétiques et entre les artistes eux-mêmes... Pourquoi est-ce que dans quasiment toutes les musiques autres que la musique classique, les budgets ne sont pas suffisants pour payer les heures de répétition, les déclarer en cachets et faire qu'ils comptent pour accéder au régime de l'intermittence du spectacle ? Pourquoi est-ce qu'on les dévalorise constamment en leur assignant des qualificatifs réducteurs : divertissement, légèreté... Comme si l'opéra et le quatuor à cordes étaient les seuls vecteurs d'Art avec un grand A !

Ces inégalités se situent aussi entre les artistes et autres acteurs de nos métiers (prod, diffusion, ingés son, régisseur.se, ouvrier.se...) et celles et ceux qu'on ne voit même pas : je pense aux femmes et hommes de ménage. Finalement en ouvrant encore nos manières de penser, et pour reprendre et finir sur un mot du Syndicat National des Arts Plastiques, on pourrait considérer en renversant les choses que : « les travailleur.se sont des artistes comme les autres », et imaginer ce que lutter en conséquence signifierait. »

Parole d'un crécelleux à l'Agora du 28 mars

« Bonjour à toutes et à tous

Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais je trouve qu'artiste, c'est une place bizarre dans la société.

On s'en rend compte en ce moment parce qu'on met un peu le bazar, on occupe des lieux, on proteste, on fait des agoras, des concerts sauvages... et ils nous laissent faire. C'est étrange quand même, parce que quand on manifeste contre la loi travail, ou avec les gilets jaunes, ou contre la réforme des retraites, ils nous envoient des fourgons de combattants armés jusqu'aux dents : matraques, lacrymos et balles de « défense »... Ils font même ça quand les soignants réclament des lits et des moyens, quand des zadistes s'installent sur une zone pour empêcher l'État d'y faire n'importe quoi ou quand des militants écologistes font des marches et des occupations.

Mais quand on occupe des théâtres, ils nous envoient des députés, des sénateurs, des ministres pour discuter. Ils veulent se faire bien voir de nous, nous laisser croire que notre point de vue les intéresse et qu'il suffit, pour régler nos problèmes, de prendre le temps de discuter avec eux.

Le gouvernement hésite à nous faire matraquer. Il aimerait bien nous avoir dans sa poche avec quelques battements de cils. Et c'est quand même bizarre de se prendre à la fois des battements de cils et des coups de pied dans les tibias.

Parce qu'on subit la violence de leur politique. Leur politique sanitaire, déjà. La seule chose qu'ils arrivent à faire, face à cette pandémie, c'est d'imposer des contraintes à la population : les confinements, les couvre-feu, les attestations obligatoires, la fermeture des bars et des salles de spectacles. Même quand l'utilité de ces mesures est dérisoire, ils les prennent parce que c'est manifestement la seule chose dont ils sont capables. Mettre les moyens indispensables dans l'hôpital, ils en sont incapables. Quand, il y a un an, il y avait pénurie de masques, ils étaient incapables d'en imposer la production aux entreprises industrielles. Et aujourd'hui, c'est pareil pour une vaccination générale qui serait à portée de mains si on levait les brevets et qu'on réquisitionnait les secteurs de l'industrie pharmaceutique nécessaires à produire les doses qui manquent. Mais là encore ils en sont incapables, donc ils ferment les salles de spectacles et on perd nos boulots.

Leur politique économique non plus ne nous épargne pas. La précarité, les bas salaires, les attaques contre l'assurance chômage, les retraites, la caf, les coupes budgétaires sur le service public, ça nous touche directement, ça nous appauvrit, ça rend nos vies plus dures et plus compliquées. Et aussi, ça rend plus difficile le partage de notre travail.

Car pour avoir accès à l'art et à la culture, il faut un peu de temps, un peu de moyens, un peu de liberté, de la disponibilité d'esprit, et, aussi, de l'estime de soi. Et c'est ce que le capitalisme, et les politiques qui le servent, comme celle de notre gouvernement, détruit dans la vie des gens.

Il y a aussi la façon dont la culture capitaliste altère nos métiers.

Par exemple, même quand on a la chance de jouer ou de danser dans une compagnie permanente, et qu'on échappe à la précarité et son corollaire de soucis et de fatigue, on doit se soumettre à une hiérarchie artistique rigide. Dans les orchestres permanents, les musiciens n'ont quasiment jamais leur mot à dire sur ce qu'ils jouent, comment ils le jouent, et comment c'est partagé et présenté au public. On est réduit à être de simples exécutants dans un organigramme calqué sur celui d'une entreprise, et, avec le temps, cela effrite le sens de notre engagement artistique.

Quand on est indépendant ou intermittent, on construit nos spectacles autrement, souvent d'une façon plus collective et horizontale. Mais on est toujours obligé de jouer une drôle de comédie : l'épuisante bouffonnerie du marché du spectacle. En effet, on en est réduit à devoir vendre nos spectacles avant de les faire.

C'est une comédie car on sait bien que personne ne les achète vraiment. Mais l'État nous donne des subventions à condition qu'une drôle d'aristocratie artistique, les diffuseurs, veillent bien les acheter, avec d'autres subventions qu'il leur donne aussi.

On se retrouve alors face à une grande bureaucratie arbitraire qui décide des spectacles qui existeront et de ceux qui n'existeront pas.

Alors c'est vrai, les puissants de la culture distribueront à certains d'entre nous quelques flatteries, un peu de gloire, peut-être même un revenu confortable, ou ne serait-ce que quelques moyens pour travailler. Mais pour l'écrasante majorité ce sera la galère, la précarité, le mépris.

Alors nous, les artistes, sommes à un embranchement bizarre de la société, où on est tiraillé de gauche à droite par des aspirations contradictoires. On doit donc choisir. Choisir à quel endroit nous mettons nos espoirs.

Un endroit accueillant, et exaltant, où ces espoirs sont ardemment attendus, est celui des luttes sociales, qui pourrait un jour se gonfler d'assez de force et de conscience pour renverser ce système capitaliste qui n'a rien d'autre à offrir à l'humanité, et à ses aspirations artistiques, que l'horreur et le ridicule. »

Bouquet garni pour une révolution printanière

Le printemps s'annonce magnifique.

Vous me direz qu'il n'en a pas l'air, sous ses masques, restrictions sanitaires et interdictions préfectorales de manifester... mais je vous le dis, il le sera ! Magnifique, svelte, puissant. Il bourgeonne et fleurit depuis maintenant huit semaines.

Magnifiques, ces agoras quotidiennes où les prises de parole se multiplient, conjuguées à une écoute citoyenne aux effluves démocratiques. Le ton et le temps du débat y sont lancés, puis rattrapés au vol par tout un chacun. Là, se déploient les maux de la société, les mots de la colère, et dans une intelligence collective, les luttes se mettent doucement à ruisseler...

Ce printemps sera magnifique, oui. Il sera aussi implacable, avec ses giboulées et ses bourrasques. Bourgeons, rameaux et feuillages s'éveillent doucement de cet hiver ravagé par le gel sanitaire. Oh, certaines plantes d'intérieur s'en tirent à merveille ! Bien au chaud dans leur serre (secondaire), ce fut leur meilleure année. Pour tant d'autres, par monts et vallons, dans les jardins et les champs, les dégâts sont considérables... Amis feuillus, prenez garde ! C'est l'heure de la taille.

Mais la crise sanitaire que nous avons subie - et subissons toujours - n'a fait qu'amplifier et catalyser la crise sociétale dans laquelle nous étions engagés depuis longtemps.

Camarades, ouvrons les yeux, notre démocratie ne semble avoir de démocratique que le nom ! Il nous appartient de décider lesquelles de nos branches devront être élaguées !

Commençons par le commencement : la représentativité démocratique et constitutionnelle, à travers les politiques mises en œuvre. Nous savons toutes et tous que nos représentants démocratiques actuels ne représentent pas notre majorité. Pire : ils n'ont pas l'intention de la représenter. La seule intention qu'ils ont, c'est de mettre en œuvre "quoi qu'il en coûte" leur programme électoral néolibéral, appliqué à la lettre. Point final. Pas de discussion. À coups de décrets, de 49.3 et de conseils de sécurité à huis clos, les bonnes décisions seront prises en lieux sûrs...

C'est une politique néolibérale, qui vide le mot *politique* de toute sa riche substance. Qu'on se le dise : cette politique n'est que dérégulations et mises en concurrence de tous les domaines possibles et imaginables, publics et privés, chênes centenaires et petites fougères, ceci appliqué à outrance pour toujours plus de croissance.

Une politique néolibérale qui se poursuit sans discontinuer depuis plusieurs décennies, pilotée par les grandes instances internationales et leurs lobbys, aux profits - toujours plus grands - des multinationales et leurs actionnaires.

Une politique néolibérale qui nous pousse à une consommation de masse uniforme et à un dénigrement de nos cultures locales.

Une politique néolibérale où le consommateur est roi, où notre liberté et notre libre-arbitre se résument à notre pouvoir d'achat. On nous fait croire que nous sommes maîtres dans nos choix de consommation - et la culpabilité nous assaille ! - mais nous sommes en réalité prisonniers de décisions productivistes qui nous échappent.

Une politique néolibérale qui privatise, délocalise, vide les caisses de l'État, détruit la fonction publique, fait des économies sur nos retraites et nos droits sociaux, nos écoles, nos hôpitaux, nos mairies, nos théâtres.

Une politique néolibérale qui nie le rôle fondamental de l'art et de la culture dans la république et la démocratie, la *res publica*, la chose publique. La culture n'est pour nos dirigeants que divertissement, loisir, et autres joyeusetés, permettant une détente consensuelle et politiquement complaisante pour nos chers concitoyens. Je suis persuadée que nos dirigeants n'ont aucune idée de la richesse artistique qui se déploie tant bien que mal partout en France, dans toutes ces compagnies et lieux de culture.

Les coupes budgétaires toujours plus profondes obligent les petites compagnies et les petites structures culturelles à courber l'échine et quémander aux mécénats privés, acceptant alors une financiarisation malsaine afin de monter des spectacles. Il arrive parfois qu'elles bénéficient de subventions publiques modiques, en échange d'ateliers pédagogiques chronophages, reléguant le projet artistique initial au second plan.

Comment un gouvernement peut-il consciemment mettre en œuvre une loi qui précarise volontairement des milliers de personnes ? Comment peut-on concevoir une telle démarche, en démocratie ? Alors que nous avons actuellement dépassé le chiffre historique de 10 millions de pauvres en France ?

Nos dirigeants appartiennent à une classe sociale aisée, déconnectée des réalités matérielles précaires d'une grande partie de la population. Il y a une méconnaissance mais aussi un mépris de classe, qui nous dit à demi-mots « faites confiance aux sachants, l'économie est bien trop complexe pour être mise au vote du peuple. Cette politique c'est pour votre bien ».

« There is no alternative », c'était le slogan de Margaret Thatcher, et c'est ce que dit aussi notre président actuel, fidèle aux idéaux néolibéraux.

Petit rappel : la souveraineté du peuple c'est de pouvoir décider de son propre destin. Comme l'indique la Constitution de la Ve République, elle est indissociable de la démocratie. La Constitution devrait être le plus puissant des garde-fous républicains, et pourtant...

Aujourd'hui nous sommes en colère, et nous avons toutes les raisons de l'être.

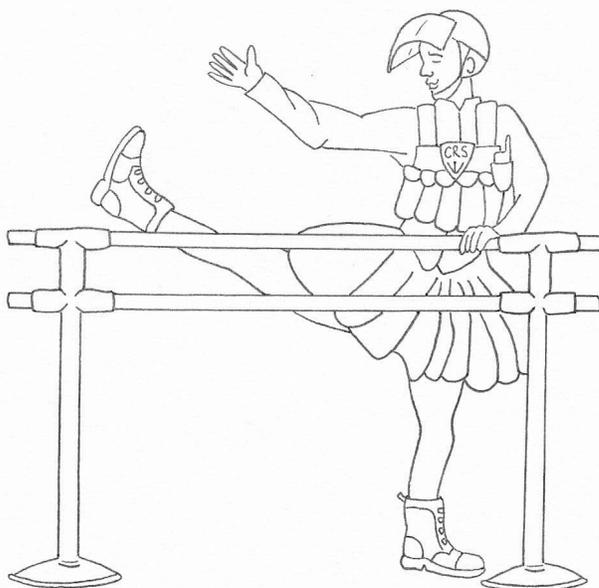
Un désir profond de changements nous anime : ce mouvement, ce printemps, doit aboutir à une nouvelle page de notre République, à une refonte d'un système démocratique fonctionnel, qui nous ressemble, et où l'école, la santé, la culture et l'écologie seraient remis au cœur de nos priorités, comme nous le souhaitons bien sûr toutes et tous.

La chose publique est à nous ! Ayons confiance en l'intelligence collective qui nous unit aujourd'hui, et ne lâchons rien !

Et comme on le chantait déjà sur les cendres de la Commune :



CONSIDÉRATION CHORÉGRAFLIC
ET SI LA POLICE PASSAIT À LA BARRE... ?



Moussorgsky face à la cavalerie

Le 27 mars, un orchestre symphonique composé d'étudiant-e-s, de permanent-e-s d'orchestre, de membres d'ensembles spécialisés, mais aussi d'amateurs et d'amatrices confirmé-e-s était réuni pour jouer deux des *Tableaux d'une exposition* de Moussorgsky, le second mouvement de la 7ème symphonie de Beethoven et *El Pueblo unido* de Sergio Ortega. L'orchestre a répété à 13h, et devait jouer à 14h.

Ce fut sans doute l'équinoxe de ce mouvement original et bizarre, qui a surpris par son développement et son écho. La situation était tendue : l'orchestre était en place, entouré de son public puis d'une ceinture de fourgons pleins de CRS, et il circulait parmi nous que le préfet Lallement menaçait d'évacuer la place et peut-être même le théâtre à la première note. On nous soupçonnait, ultime fourberie, de prendre le prétexte d'une manifestation contestataire pour déguiser un événement culturel.

Si ces soupçons étaient absolument fondés, ils illustrent toutefois bien le degré de loufoquerie où nous en sommes.

Il y avait de l'électricité dans l'air, et même un désaccord palpable parmi les mobilisé-e-s. Les occupantes et les occupants ne voulaient pas que Moussorgsky soit un casus Belli, et que la trompette des *Tableaux d'une exposition* ne sonne la charge. Quant aux instrumentistes, ils ne voulaient pas, après s'être mobilisés de manière si spectaculaire, repartir le violon entre les jambes.

La tension a duré une bonne heure, meublée par les prises de paroles d'usage. Finalement, après semblerait-il des coups de fils « Hidalgo-Lallement », l'autorisation fut enfin accordée.

Pourtant l'Odéon était occupé depuis déjà près d'un mois et chaque jour avait été coloré de batucadas, fanfares, jazz bands, etc. Et ça n'avait jamais posé aucun problème. Mais qu'un orchestre symphonique puisse être revendicatif, le préfet ne pouvait pas l'entendre. Il a fallu l'intervention de la mairie de Paris et du gouvernement (!) pour que la préfecture daigne laisser l'orchestre jouer.

Et nous, les classiqueux du CNSMDP, on en pense quoi ? Est-ce qu'un orchestre symphonique, ça peut être revendicatif ? Ou est-ce qu'à jamais la musique classique est condamnée à être un faire-valoir de la culture bourgeoise ?

Dico

Sainte-Roselyne et le toucher des écrouelles

Du temps de la monarchie, le nouveau Roi de France fraîchement sacré à Reims se devait, à la sortie de la cathédrale, d'aller toucher quelques scrofuleux, car l'onction sacrée venait de faire de lui un guérisseur exemplaire !

Par temps de covid, et à l'heure où tous les lieux d'art et de culture restent désespérément fermés, on pouvait espérer que la présence au Conservatoire de Roselyne Bachelot, ministre de la culture apparue cet été rue de Valois telle la Vierge à la grotte de Lourdes, signifierait rédemption et guérison pour les dangereux pestiférés que nous sommes à vouloir rouvrir les lieux de cul' ... euh non, contamination. Que nenni ! Il s'agissait en vérité d'une visite de charité d'une dame patronnesse venue s'encanailler aux confins du nord de Paris.

La visite a commencé par un petit tour à la médiathèque du Conservatoire où, 8 mars et Journée Internationale des Droits des Femmes oblige, la commission pour nommer de nouveaux espaces, et donc faire apparaître les femmes au conservatoire, présentait à la ministre le fruit de ses travaux.

Après s'être penchée sur quelques manuscrits de Nadia et Lili Boulanger, et avoir partagé ses souvenirs, « Lili, j'y suis très attachée, car dans ma jeunesse j'ai chanté ses œuvres sous la direction de Nadia ! » (Qu'il ne soit pas dit que la ministre ne s'y connaît pas !), madame Bachelot s'assied et la réunion peut commencer. On parle, on explique, elle écoute poliment, acquiesce très poliment (la ministre est très polie, on peut bien le lui accorder, d'ailleurs c'est bien la seule chose), cite Dante dans une belle traduction versifiée (les décisions et l'action on ne sait pas trop si elle connaît, mais de la Culture ça, elle en a à revendre), puis déclare que la question des violences sexuelles et sexistes la préoccupe au plus haut point, à tel point d'ailleurs qu'elle demande toujours à ses ami-e-s quelle est leur compositrice préférée... (Clara Zetkin et Simone de Beauvoir peuvent dormir tranquilles, la relève est assurée !!) Puis d'ajouter « Mais vous croyez que toute cette violence qui fait surface c'est le fait d'une société devenue plus permissive ou bien que ça se manifestait autrement avant ? ».

Rendu à de telles âneries, ça bouillonne sévèrement à l'intérieur tant l'implicite est insupportable : le sexisme, les agressions et viols ne seraient donc que des inventions d'un XXIème siècle vautre dans la dépravation libidinale à cause d'idéologies libertaires ? Bref, la faute à Mai 68 ?! Heureusement, une éminente membre de la commission convoquée ce jour n'hésite pas à répondre aux élucubrations de la ministre. En quelques mots la question des violences sexistes et sexuelles est historicisée et contextualisée dans une perspective de lutte pour l'égalité des droits.

On souffle tout en gardant un goût amer en bouche.

Non seulement une ministre de la culture exprime publiquement une vision rétrograde du monde, mais encore elle affiche son ignorance et son mépris de toutes les personnes qui travaillent sérieusement ces questions, qu'elles soient universitaires ou militant-e-s... après, pour tout ministre, ce qui compte c'est le vernis de culture, transparent ça fait plus chic !

Après quelques hochements de tête convenus, on poursuit la visite avec la classe de direction d'orchestre en session avec l'OLC ... Voir l'article sur les Cheffes !



Bachelot, CV d'une politicienne mal caricaturée

Par un beau matin de printemps, où les occupations des lieux de culture perçaient çà et là la neige de la résignation, nous avons été invité-e-s à venir parler de nos soucis avec Madame la ministre Roselyne Bachelot.

Cette demande nous a surpris et interloqués, elle a suscité de précautionneux débats, pour trancher l'épineuse question : on y va ou pas ? Qu'est-ce qu'on y dira ? De se faire balader ne risque-t-on pas ?

Pour savoir si on veut parler, et ce qu'on veut dire, il faut savoir avec qui on parle. Roselyne Bachelot, en comparaison du reste du gouvernement, bénéficie d'une certaine popularité dans le monde de la culture. Et, par certains côtés, elle est moins antipathique que beaucoup de ses camarades de droite. Par exemple, elle a été, contrairement à eux, favorable au PACS et au mariage homosexuel, et avant ça, pour le droit à l'avortement, sans ambiguïté.

Elle se dit féministe, et a même signé un livre avec Geneviève Fraisse, notre dernière invitée aux Causeries Nocturnes sur la Musique du Présent. Le féminisme pourrait être, dans le CV de Roselyne Bachelot, un bon point. Mais en politique, pour ne pas se faire avoir, il faut se méfier de ce que les gens disent et regarder ce qu'ils font.

Roselyne Bachelot a été très souvent ministre. Quand on est ministre, on est solidaire du gouvernement auquel on appartient et des mesures qu'il prend. Son premier ministère, c'était sous Chirac, et c'était celui de l'écologie. C'était pendant la canicule de 2003, une grande crise sanitaire, qui a fait en France plus de 15000 morts en 20 jours. Cette année-là, l'espérance de vie a reculé d'un mois pour les femmes, car ce sont les femmes âgées, plus isolées, qui ont été les plus nombreuses victimes. Ce fut, en France, le premier recul de l'espérance de vie depuis 1945.

Face à cette canicule, le gouvernement a fui ses responsabilités, a osé pointer le manque de solidarité dans la population et a supprimé un jour férié pour en faire une soi-disant journée de solidarité envers les vieux, journée qui, selon les chiffres, en est plutôt une de solidarité envers le patronat.

Ensuite, sous Sarkozy, elle a été ministre de la santé du gouvernement Fillon. Elle a été à l'origine de ce qu'on a appelé la loi Bachelot, la loi « Hôpital, patients, santé et territoires ». Cette loi a été dénoncée par les soignants comme une destruction de l'hôpital public. Elle a fait l'unanimité contre elle et des milliers d'hospitaliers ont manifesté pour son retrait. Avec cette loi, l'hôpital devenait une entreprise comme une autre, ce qui ouvrait la voie à des suppressions de postes et des fermetures de lit, qui ont effectivement eu lieu.

Lors de la première vague, quand les soignants étaient obligés de choisir les malades qu'ils pourraient sauver faute de place en réanimation, situation qui aujourd'hui pourrait se réitérer, on a payé cher cette politique.

Cette loi Bachelot a eu aussi une autre conséquence. Avant la loi, il y avait des centres d'interruption volontaire de grossesses, spécialisés et indépendants. La loi a fait qu'ils ont été démantelés et intégrés aux grands ensembles hospitaliers, avec des économies de personnels à la clef. Les associations féministes ont dénoncé cela comme un recul grave de l'accès à ce droit fondamental. Aujourd'hui, ces centres hospitaliers sont saturés, et pouvoir accéder à une IVG est difficile.

Bachelot a un féminisme de mots, ou de carrière, mais le bilan de sa politique est antiféministe.

Les progrès réels de l'égalité des sexes ne se mesurent pas au nombre de femmes ministres, PDG ou même cheffes d'orchestre (même si *La Crécelle* ne manquera pas d'ausculter ce dernier point), mais à la vie quotidienne de toutes les femmes. Comme le disait une camarade : « *À quoi ça sert que certaines brisent le plafond de verre si c'est toujours les mêmes qui ramassent les débris...* »



Lors de la canicule de 2003, les Guignols de l'info, en réponse à l'attitude débonnaire du gouvernement, en avaient fait une caricature, celle d'une ministre un peu bêtasse et inoffensive. Cette caricature, en plus d'être misogyne, nous induit en erreur. Roselyne Bachelot est une politicienne rusée et aguerrie. On n'était pas nés qu'elle faisait déjà carrière en politique. Elle a participé à de nombreux gouvernements détestés des classes populaires, s'est mise à dos tout le personnel hospitalier.

Elle est habituée à résister aux demandes du bas et à obéir à celles d'en haut. On se trompe si l'on pense qu'on peut exercer une quelconque pression sur elle dans une réunion.

Dans les salons tapissés des ministères, nos voix peinent à se faire entendre ; et elles sont confuses, réverbérées par leurs halls de marbre. Nos mégaphones et nos pancartes sont décidément, si nous sommes nombreux à les brandir, de bien meilleures manières de faire valoir nos revendications.

En direction des cheffes d'orchestre

Dans l'imaginaire collectif, les chefs d'orchestre représentent l'élite. Prestige et pouvoir, célébrité et rémunération plus que conséquente, les avantages de ce métier sont nombreux. Sur l'affiche, le chef d'orchestre vient juste après le compositeur, et il est le seul, avec les chanteur-ses d'opéra et quelques rares interprètes instrumentistes, à marquer le grand public dans la logique du star-système.

C'est aussi et surtout un métier largement masculin. L'autorité, la puissance physique, la prestance, le génie inspiré... Voilà des qualités qui ont été attribuées aux hommes pendant des siècles. En juillet 1969, la Une de France-Soir est révélatrice de l'aspect exceptionnel que revêt alors la direction d'un orchestre par une femme : le gros titre annonçait UN HOMME A MARCHÉ SUR LA LUNE et juste en dessous UNE FEMME DIRIGE UN ORCHESTRE. Il s'agissait de Claire Gibault, qui venait d'obtenir le Premier Prix du Conservatoire de Paris. De bon augure pour les futures cheffes françaises ? Un demi-siècle plus tard, une seule femme est à la tête d'une formation permanente en France. Il s'agit de Debora Waldman, cheffe israélo-brésilienne, directrice musicale de l'Orchestre Régional Avignon-Provence. La dernière en date était la cheffe finlandaise Susanna Mälkki, qui a dirigé de 2006 à 2013 l'Ensemble Intercontemporain.

Les autres cheffes qui travaillent en France sont cheffes-assistantes, cheffes de chœur, ou bien cheffes d'ensembles spécialisés indépendants. D'après les chiffres de la SACD (Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques) datant de 2016, elles sont 21 pour 586 hommes. Dans le monde, elles sont 48 en poste sur 778 orchestres permanents.

La formation

Avec si peu de cheffes professionnelles actives en France, sans même parler de renommée internationale, on est tenté d'aller voir du côté de la formation. Notre cher Conservatoire a ouvert une classe de direction d'orchestre en 1914, et le bilan en 2014 a été le suivant : 10 femmes pour 153 hommes ont obtenu un Prix de direction en l'espace d'un siècle. Et la première femme fut Hedy Salquin, Suisse, en 1952.

Au CNSMDL, pas de direction d'orchestre mais une classe de direction de chœur qui comptait 40% d'étudiantes sur la période 1985-2010. Dans la musique vocale, bien que minoritaires, les femmes sont mieux représentées, et ce grâce à une solide tradition vocale féminine. Seuls les pôles sup de Strasbourg, Toulouse, Dijon et Paris-Boulogne proposent également un DNSPM de direction d'orchestre.

Mais les femmes n'ont pas le même accès à l'enseignement de la direction partout : à titre d'exemple, à St Petersburg certains professeurs n'acceptent pas d'étudiantes dans leur classe.

Zoom sur le sup : les apparences changent, pas le fond

Aujourd'hui au CNSMDP, 2 étudiant-es en direction sur 8 sont des femmes, et 1 sur 9 en option de direction. Les deux professeurs de la classe de direction sont des hommes, et c'est une femme qui enseigne l'option. Il serait dommage de ne pas relever la répartition genrée des responsabilités.

Le parcours de ces étudiantes en direction avant et pendant leur scolarité au Conservatoire montre qu'il est possible d'évoluer dans ce milieu sans subir de discriminations et sans avoir en permanence la sensation de devoir se battre pour obtenir une place qui ne leur est à priori pas destinée. Ont-elles seulement eu la chance de tomber dans les bonnes classes, avec les bons professeurs et camarades ? La question peut se poser.

Lors de la fameuse visite impromptue de Roselyne Bachelot, le 8 mars 2021, celle-ci est passée saluer la séance de direction en cours au plateau 2. Informé de sa venue, Alain Altinoglu, professeur de la classe, a suggéré qu'une des deux filles dirige à l'heure où la ministre de la Culture était attendue. Cette suggestion était faite de bonne foi : mettre en avant les cheffes de la classe, leur donner de la visibilité... Cela risquait pourtant d'écourter le travail effectif de l'étudiante, le temps de répétition étant compté au vu de la rareté de ces séances avec orchestre (surtout en ces temps de crise). Mais qu'importe, ça faisait bien, une cheffe devant Madame la Ministre, dans un conservatoire dirigé par Madame la Directrice, le 8 mars en plus.

Et pour parachever ce coup de comm', on met en avant que cette année, a été admise au concours d'entrée de direction une troisième étudiante. « Presque la parité ! » se réjouit R. Bachelot. En cette Journée Internationale de Lutte pour le Droit des Femmes, les apparences sont sauvées.

Le conservatoire est pourtant très loin de l'élève modèle sur la question. Bien sûr, notre ancien directeur remporte de très loin la palme, pour avoir tenu lors d'un entretien à France Musique en 2013 les propos suivants : « *Moi, je suis un tout petit peu dérangé par tous les discours sur la parité et les discriminations positives. [...] Le métier de chef d'orchestre est compliqué, les femmes ne sont pas forcément intéressées. [...] Le métier de chef est parfois très éprouvant, certaines fois les femmes sont découragées par l'aspect très physique. [...] Je ne peux pas mettre une baïonnette derrière chaque étudiante du conservatoire qui aurait des capacités de direction pour la forcer à faire ce métier-là. [...] Il y a aussi le problème de la maternité qui se pose. Une femme qui va avoir des enfants va avoir du mal à faire une carrière de chef d'orchestre, qui va s'interrompre du jour au lendemain pendant quelques mois, et puis après, j'allais dire vulgairement, assurer le service après-vente de la maternité.* »

Élever un enfant à distance, ce n'est pas simple [et] le rapport d'un enfant à sa mère n'est pas le même que celui à son père ». Ces propos aberrants et ouvertement sexistes ayant été longuement commentés, nous copierons donc simplement, en guise de réponse à Bruno Mantovani et ses partisans, le discours de Mélanie Levy-Thiébaud et Claire Gibault sur la question.

M L-T : *« J'ai trois enfants, j'ai dirigé jusqu'à mes 6 mois de grossesse et je m'y suis remise 2 mois après l'accouchement. L'avantage d'être chef c'est de pouvoir passer des journées entières avec eux. Certains métiers ont un emploi du temps beaucoup plus lourd que le nôtre »*

C.G : *« Bien sûr, c'est très difficile et très fatigant... Au moment où vous êtes en pleine représentation, que vous avez besoin de toutes vos forces, vous avez un mec qui vous fait passer une nuit blanche parce qu'il est jaloux de ceci ou de cela. Après, il ne veut pas que vous fassiez tel voyage parce qu'il a peur que vous rencontriez untel. Ou alors, les enfants ont été malades toute la nuit et toi, tu dois être en pleine forme pour faire ta répétition le lendemain. Ton concert se termine, tu rentres à deux heures du matin, et il faut que tu amènes le petit à l'école le lendemain matin. C'était épuisant parce qu'il n'y avait pas d'homme pour prendre le relais... Quand j'y pense maintenant, je me dis que je ne suis pas allée au bout des rêves que j'avais, en termes de carrière, mais que cela ne fait rien parce que je trouve que mon chemin est passionnant. Et il n'est pas fini surtout... »*

Finalement, le problème serait plutôt les hommes, et pas les enfants... Quelle surprise !

Ayant en main la programmation du CNSMDP pour l'année 2019-2020, nous avons pu nous rendre compte de la faible proportion de cheffes invitées. Nous avons scrupuleusement relevé en deux colonnes le genre des 36 invité-es, et n'avons mis que 4 tristes bâtons dans la colonne féminine. Avec Marzena Diakun, Simone Menezes, Martina Batic et Rut Schereiner, on atteint péniblement les 11% de cheffes invitées au Conservatoire en 2019-2020, première année où une femme est à la tête de cette institution vénérable. Allez, presque la parité ! nous dirait notre optimiste ministre.

Même constat de l'autre côté de la place de la Villette. La Philharmonie a abrité le concours de La Maestra en septembre 2020, commandé la websérie Chef-fes (financée par Youtube) et organisé le tremplin pour jeunes cheffes en collaboration avec l'orchestre Les Siècles. Pourtant, sur les 192 chef-fes invité-es en 2019-2020, seulement 40 sont des femmes. On est très loin d'un équilibre paritaire, mais quand on regarde les chiffres énoncés au début de l'article, on se dit que la Philharmonie fait de son mieux. Allez, encore un petit effort !

Il faut aussi mentionner quels répertoires sont dirigés par les femmes : œuvres chorales, pour enfants, musique ancienne, contemporaine...

Pas ou peu de répertoire post-romantique, précisément celui plébiscité par le grand public (Wagner, Bruckner...).

Progrès et résistances sexistes

On est amené à s'interroger : où est-ce que ça coince ? Les musicien-nes d'orchestre ont tout de même de moins en moins de réticences à être dirigé-e-s par des femmes. Lorsqu'on est étudiante en direction au CNSMDP aujourd'hui, on ne se sent pas constamment ramenée à son genre, ni discriminée. C'est une avancée réjouissante.

Mais les propos sexistes peuvent être déguisés en compliments. Dans le documentaire qui lui est consacré sur Arte, Plácido Domingo déclare, à l'égard de Simone Young : *« C'est une belle femme, mais quand on la rencontre, on se rend compte tout de suite qu'elle a l'autorité d'un grand chef d'orchestre, ce qu'elle est. »* Cette opposition grossière entre la féminité d'une cheffe, son physique, son potentiel de séduction et ses qualités techniques et musicales est malheureusement monnaie courante.

La sexualisation permanente des femmes dans la société actuelle oblige les cheffes à se poser la question de leur costume de scène. Le témoignage de Claire Gibault, véritable pionnière dans ce milieu entièrement masculin lorsqu'elle débute, est éclairant : *« Je ne voulais pas être déguisée en homme, ni avoir un costume masculin tel que le traditionnel smoking ou la traditionnelle queue-de-pie des hommes chefs. [...] J'ai commencé par diriger avec des tuniques longues sur des pantalons. Cela m'est arrivé de diriger en robe longue aussi, mais plutôt lors de concerts de festival ou de Premier de l'An, où tout le monde est un peu plus décontracté, où c'est plus festif. Mais, quand je dirige une symphonie Mahler, je ne me vois pas arriver avec une robe rouge, décolletée et sans manches. »* Pour elle, une certaine androgynie est souhaitable pour ne pas déconcentrer le public ou les musiciens, et elle inclut les bras nus dans les tenues dites distrayantes. D'autres cheffes font un choix différent, comme Barbara Hannigan : *« Moi, quand je chante je mets des tenues sexy et glamour, je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas en dirigeant. »* Mais quel que soit ce choix, les cheffes reçoivent invariablement des commentaires sur leur physique ou leur tenue. Elles sont constamment jugées, soit trop sexy, soit pas assez. La question de l'âge est souvent laissée de côté, mais qui n'est jamais tombé sur un article célébrant un chef de 95 ans qui dirigeait encore ?

Claire Gibault, 70 ans à peine, a déjà subi de nombreux sous-entendus sur la qualité visuelle dégradée pour le public d'une « vieille » femme qui dirige...

Quand il ne s'agit pas de leur apparence, on les questionne sur leur vie de mère et d'épouse, parfois plus que sur leur engagement musical. Et quand on leur reconnaît du talent dans la direction, voici une formule qui revient plus souvent qu'elle ne le devrait : *« Bravo, vous dirigez comme un homme ! »*

La place de l'autorité en question : le-a chef-fe, un-e musicien-ne comme les autres

« Diriger comme un homme », c'est afficher l'assurance, l'égo, l'autorité, la puissance de décision et l'imposer à l'orchestre. La verticalité des rapports chef/orchestre, associée à une figure quasi-totalitaire de chef sans qui « l'orchestre ne serait rien » contribuent à la prétendue virilité de la profession, et non seulement empêchent une réelle féminisation du métier, mais seraient aussi à remettre en question d'un point de vue musical et politique ! La notion passionnante d'autorité partagée est évoquée par Claire Gibault avec l'ensemble qu'elle a fondé : le Paris Mozart Orchestra. L'ère de Toscanini hurlant sur les musiciens, ou de Karajan affirmant à l'orchestre "grâce à moi vous gagnez beaucoup d'argent" semble derrière nous. Les femmes ont longtemps été accusées de manquer d'autorité "naturelle", ou si elles en font preuve, taxées "d'autoritarisme" ou d'autorité "sur-compensée".

Mais est-il vraiment nécessaire d'exercer une autorité, un pouvoir sur les musicien-nes pour légitimer cette place de chef-fe d'orchestre ?

La compétence, les qualités humaines et artistiques, la vision d'une œuvre (quoique celle-ci peut aussi être débattue avec les musicien-nes et être le fruit du collectif) semblent être tout aussi efficaces, si ce n'est plus, qu'une démonstration de pouvoir. Peut-être un premier pas vers des rapports plus apaisés entre orchestres et chef-fes serait de laisser aux musicien-nes un rôle plus important dans le choix de leur directeur-trice musical-e ! En France, la plupart sont choisi-es par l'administration, le plus souvent sans l'avis des musicien-nes. Quand bien même un-e chef-fe fera difficilement l'unanimité au sein d'un orchestre, le pouvoir n'aurait plus lieu d'être imposé puisqu'il serait donné de plein gré pour servir les intérêts du groupe. Avec un-e chef-fe réellement à l'écoute des musicien-nes, cette notion-même de pouvoir pourrait être déconstruite.

Faire évoluer les mentalités des musicien-nes ne serait pas non plus un luxe. Le fait de "tester" et juger en permanence le-a chef-fe, de l'attendre au tournant dès qu'il/elle commet une erreur qui signera son arrêt de mort ne fait qu'entretenir cette verticalité. Attendre d'un-e chef-fe qu'il/elle soit infailible, qu'il/elle ne commette jamais d'erreur conduit à le/la placer à un rang quasi divin.

De même que les salaires astronomiques reçus par les chef-fes, qui sont à des années-lumières de ceux des musicien-nes. À titre d'exemple, Gustavo Dudamel, récemment nommé à la direction artistique de l'Opéra de Paris, est payé 1,5 million de dollars par an à Los Angeles.

Le salaire des chef-fes en France est une information difficile à obtenir, mais pour de grandes stars internationales, il commence à 15 000 euros par mois, auquel s'ajoutent autour de 8 000 euros de cachet par concert. En comparaison, le salaire d'un-e musicien-ne d'orchestre de catégorie A (soliste) à l'Opéra de Paris est compris entre 3 et 4 000 euros par mois. Comment, partant d'un tel déséquilibre, pourrait-on espérer des rapports horizontaux entre musicien-es et chef-fes ?



Cheffes vous n'êtes pas seules. accrochez-vous à vos baguettes !

Les progrès en matière de parité sont insupportablement lents, les chiffres catastrophiques, et les changements de fond toujours attendus. Mais la lutte est en cours, et il faut se battre encore et toujours pour faire exister publiquement et de façon permanente les femmes à tous les niveaux de responsabilités, en direction d'orchestre et partout ailleurs. Il est important de souligner que les avancées déjà accomplies ne se sont faites ni toutes seules, ni par le bon vouloir des institutions culturelles, mais bien grâce aux combats menés par quelques acharné-es, par les pionnières qui se sont battues pour construire leur vie de cheffe, et dans le contexte d'un puissant mouvement féministe international. Si les jeunes cheffes d'aujourd'hui entrevoient un avenir meilleur, il est de notre devoir à tous et toutes de poursuivre les efforts et de dénoncer chaque fois qu'il nous est possible les comportements sexistes, les remarques déplacées et autres joyusetés. Ne nous reposons pas sur les institutions pour qui les apparences priment sur les changements de fond. L'objectif à long terme est évidemment de ne plus être constamment ramenées à notre genre. Nous rêvons toutes d'être cheffes et non plus femmes chef d'orchestre, musiciennes et non plus femmes musicien, et nous souhaitons une parité naturelle sans plus avoir besoin de quotas. Mais en attendant ces beaux jours, montons sur l'estrade, prenons la lumière qu'on nous refuse, parlons haut et emparons-nous de la musique qui ne saurait s'arrêter à notre genre !

Mère Crécelle, raconte-nous une histoire

Notrami-e se lève de bonne heure : il part aujourd'hui à l'autre bout du monde en Terrelointaine pour une tournée avec un orchestre monté pour l'occasion. Ce sont des imaginaires bien implantés qui se réalisent : celui de l'artiste qui va vivre des moments d'une autre temporalité, d'une autre nature que ceux partagés habituellement avec ses camarades, et qui vont créer des liens forts, d'une autre richesse ; celui de l'artiste international dont la carrière ne connaît pas de frontière ; celui de l'accomplissement et du prestige de jouer ailleurs, loin, bien loin de chez soi. À Notrami-e, on le lui avait d'ailleurs prêté quand, adolescent, il avait fait montre de talent : « il ira loin ! ».

Après avoir passé les contrôles de sécurité, négocié âprement pour prendre son instrument à bord, patienté dans un hall, lieu d'attente vide de sens, Notrami-e prend l'avion pour de nombreuses heures. Arrivé à destination, un bus l'emmène dans un hôtel en périphérie de la ville où l'orchestre jouera dans quelques heures — prendre un hôtel proche de la salle de concert n'était pas assez rentable. Les déplacements se feront donc systématiquement en bus d'un lieu à l'autre, assurant la parfaite herméticité de l'orchestre et réduisant au maximum tout échange possible avec des personnes extérieures. Les rencontres avec l'Autre dans un Ailleurs à découvrir ? Pas au programme : balloté entre quatre villes sans passer plus d'une nuit dans chacune, Notrami-e trouvera peut-être la force d'aller prendre un *selfie* au pied du monument local, signalant à ses amis virtuels sa découverte bien superficielle d'un lieu où il n'aura que le temps de passer. Passage qui aura le mérite d'exposer également à ses *followers* le prestige d'une carrière internationale. Jouer ailleurs, c'est rayonner, faire acte de puissance à la conquête du monde, gagner une parcelle d'attention, et le fait qu'elle vienne d'autre part lui donne une dimension que n'aurait pas une attention nationale. Avoir été acclamé par un public à l'étranger donnerait une légitimité supplémentaire - l'aura internationale fascine et met de la poudre aux yeux.



Durant la tournée, des liens se tissent et mûrissent : ce sont ceux créés au sein de l'orchestre. Entre les musiciens qui partagent bien plus de temps que d'ordinaire ensemble, dans un quotidien au tempo éreintant, émerge une forme de solidarité dans l'adversité.

Notrami-e, à son retour, tombe d'épuisement dans son lit. Dans sa tête tournoient un mélange de questions et de sentiments divers. Pourquoi accordons-nous plus de valeur à une reconnaissance internationale ? Pourquoi une odyssée dans le vaste monde, même si elle ne laisse aucun espace pour que surgissent des dialogues impromptus et des affinités inattendues, a tant de valeur ? Si c'est l'expérience humaine interne à l'ensemble qui fait l'intérêt d'une tournée, est-il nécessaire qu'elle soit lointaine pour avoir du sens ? Elle repense à ce soir où, dans l'auditorium de Uifgqydzd, elle a affronté un sentiment d'absurde, d'étrangèreté forte. C'était une salle semblable à tant d'autres et comme presque toujours, un public filtré par le prix d'entrée qui avait le privilège d'écouter l'orchestre. Ce public dont on a parfois du mal à distinguer les raisons de sa présence : expérience esthétique, obligation sociale ? Tant d'énergie dépensée, de pollution générée, pour quel résultat ? Ajouter une ligne sur un CV ? Pouvoir dire « j'étais en Terrelointaine » ... mais est-ce vraiment être quelque part que d'y passer ainsi, au pas de course ?

Quelques années plus tard, Notrami-e a quelque peu changé de paradigme. Une carrière internationale à un rythme effréné ne le fait plus rêver, elle ne lui paraît pas désirable. En lui, un renversement des souhaitables s'est lentement affirmé ; il ne vit pas du tout sa démarche comme un renoncement. Il s'engage dans la construction d'un nouvel idéal et fait siens de nouveaux imaginaires faits de proximité, d'échange, de partage et de soin des autres vivants. Un idéal qui appelle à sentir une atmosphère, à s'en imprégner et s'en inspirer pour offrir et partager un moment qui transcende l'aspect purement performatif du concert. Au fil des rencontres et des échanges fleurissent de nouvelles formes du temps musical. On vit, on désire autrement ces instants éphémères. Une richesse nouvelle et harmonieuse vibre et résonne en nous.

Un nouveau paysage voit le jour.

Notrami-e s'étale confortablement sur son lit, elle est épuisée. Épuisée de toute ces belles sensations solaires qui fourmillent en elle, récoltées à travers les gestes créatifs qu'elle accompagne et la vie qu'elle observe tout autour d'elle. Elle sourit.



D'accord, désaccord, pour un contrepoint écologique

Une réponse à notre brève « cadence rompue de l'écologie »

Partons d'un constat : celui d'une tendance courante à privilégier le registre polémique dans les échanges, en se polarisant rapidement et en rejetant des collectifs qui portent des idées qui nous semblent inadéquates plutôt que, dans un esprit de dialogue, d'aller vers un débat qui pourrait renforcer nos esprits et permettre, sinon de « tomber d'accord » avec les tenants de stratégies diverses, du moins de faire connaître et grandir nos pensées.

Prenons un exemple : on parle souvent d'un antagonisme supposé entre geste individuel et volonté de transformation systémique (entendons par transformation systémique une transformation qui intervient au niveau de collectivités : États, entreprises... et qui vise des entités dont une modification de fonctionnement et/ou de structure aurait une incidence importante et immédiate). On pourrait dire qu'il existe une « querelle » supposée entre ces deux modes d'action.

La *Crécelle* critiquait dans son troisième mouvement la tribune partagée par *Cadence Rompue* à cause de sa tendance à appuyer avant tout des gestes individuels plutôt que d'encourager une mobilisation plus radicale et politique pour des changements plus globaux. De son côté, *Cadence Rompue* semble prendre le geste individuel comme impulsion de départ qui mènerait à des modifications plus structurelles. On a peur que le geste individuel serve de couverture pour un *greenwashing*, on a peur que la confrontation à des entités trop puissantes décourage.

Il nous semble qu'une position dualiste aurait tout intérêt à être modérée. Ne serait-il pas plus pertinent d'éviter de classer les actions en deux catégories en systématisant la supériorité de l'une sur l'autre ?

En effet, entre divers collectifs comprenant des personnes sensibilisées aux problématiques sociales et écologiques à différents degrés, ne pourrait-on pas imaginer un esprit de dialogue et d'invitation plutôt que de construire des oppositions et des exclusions par les formes et les tons que nous employons ?

Tentons d'examiner nos communications à travers le prisme de l'effectivité. On peut alors observer la tribune de *Cadence Rompue* en se posant les questions suivantes : va-t-elle faire changer les comportements des lecteur-ices ? Dans quelle mesure va-t-elle mener vers des changements à plus grande échelle ? Là, intervient la critique de la *Crécelle* : elle vient poser ces questions qui semblaient invisibles dans la tribune.

En un sens, elle vient la renforcer et non l'annihiler, car elle vient enrichir son contenu : je peux penser à tous ces gestes individuels, mais je ne devrais pas ignorer la question de l'effectivité réelle de ces gestes, de l'impact réel qu'aura chez les gens la lecture de la tribune, des autres formes de mobilisation possibles.

La question posée à cette tribune pourrait se formuler ainsi : a-t-elle conscience d'entretenir, par sa forme, l'idée profondément individualiste et majoritaire selon laquelle on ne peut compter que sur soi pour changer ? On pourrait y ajouter la remarque qu'il y a un impensé dans un appel aux colibris : certaines structures ont plus d'impact que des millions d'individus — ainsi, il est remarquable que 100 entreprises soient à l'origine de plus de 70% des émissions de gaz à effet de serre[1] et qu'1% des plus riches en émettent deux fois plus que la moitié la plus pauvre de l'humanité. [2]

Mais on peut interroger la critique émise par la *Crécelle* sous cet angle : dans l'optique de faire exister des questions et des problématiques chez les lecteur-ices de la tribune de *Cadence Rompue*, s'y est-elle prise de la meilleure manière, la manière la plus effective ? Le ton employé est-il le plus apte à faire imprégner chez les lecteur-ices le message à faire passer ?

De ces interrogations qui font apparaître une certaine lecture de ces deux écrits, nous pouvons aussi tirer une autre observation : ces deux paroles fonctionnent ensemble, elles agissent ensemble. Elles ne sont pas liées uniquement par le fait que l'une est la critique de l'autre, mais parce qu'elles sont les émanations de deux pensées différentes qu'on peut lire à travers les prismes que proposent l'une et l'autre, et en ce sens elles se nourrissent mutuellement. Le présent article se propose aussi de venir enrichir cet espace en soumettant son propre filtre.

Ces paragraphes vous paraissent peut-être divaguer longuement sur deux textes qui n'ont pas eu un retentissement planétaire. En fait, nous aimerions exposer une idée plus large à travers ces observations microscopiques : toute action peut avoir une contribution positive à travers le nouveau kaléidoscope qu'elle propose, à condition qu'on se livre à une analyse consciencieuse sur son effectivité réelle.

[1] Rapport de Carbon Disclosure Project (p.14) le classement : <https://b8f65cb373b1b7b15feb-c70d8ead6ced550b4d987d7c03fedd1d.ssl.cf3.rackcdn.com/cms/reports/document/s/000/002/327/original/Carbon-Majors-Report-2017.pdf?1499691240> ,

un petit article qui contextualise <https://www.forbes.fr/classes/100-entreprises-responsables-rechauffement-climatique/>

[2] <https://www.oxfamfrance.org/wp-content/uploads/2020/09/Resume-Rapport-Oxfam-Combattre-Inegalites-Emissions-CO2.pdf>

Tout le monde n'en est pas au même point dans son cheminement de pensée, mais peut-on imaginer être les plus inclusif-ve-s possible et éviter de faire surgir un esprit de conflit là où peut avoir lieu une critique constructive ? Sommes-nous capables de débattre sans piqure d'ego et de nous concentrer sur les idées à porter pour une plus grande efficacité de nos actions pensées comme conjointes et non plus antagonistes ?

Il ne s'agit pas ici de prôner un mou « tout le monde a un peu raison quelque part » mais d'inviter à des réflexions plus inclusives, qui pourraient mener à des actions plus efficaces.

Face aux urgences auxquelles nous faisons face, toutes les bonnes volontés pourraient trouver une utilité.

Si certaines nous semblent naïves et inconscientes des rapports de force, du poids de structures telles que l'Etat ou les entreprises ou des inégalités d'impact, il serait intéressant de les inviter avec bienveillance à découvrir des pensées dont elles n'ont peut-être pas connaissance, à se pencher sur ces questions, à débattre, à s'interroger sur des possibilités d'actions avec nous. Et à constater si nos divergences supposées viennent d'impensés ou de visions radicalement différentes.

Nous pouvons explorer et trouver des voies efficaces ensemble, plutôt que d'entrer dans des polarités qui construisent des obstacles à surmonter.

Si on imagine qu'une révolution est nécessaire, faut-il pour autant rejeter celles qui vont dans le sens d'une évolution au lieu de leur laisser la porte ouverte pour rejoindre des mouvements plus radicaux ?

P.S. : Nous vous proposons quelques liens vers des études et articles qui nous semblent pertinents pour avoir quelques ordres de grandeur en tête :

- Un petit article de Bonpote sur le transport aérien :

<https://bonpote.com/pourquoi-arreter-lavion-ne-devrait-plus-etre-un-debat/>

- Le rapport de Carbone 4 intitulé « Faire sa part » sur les gestes individuels et leur impact (vous pouvez vous contenter de regarder les graphes si vous avez la flemme de lire) :

<http://www.carbone4.com/wp-content/uploads/2019/06/Publication-Carbone-4-Faire-sa-part-pouvoir-responsabilite-climat.pdf>



COMMUNARD OU BONAPARTISTE QUEL MUSICIEN ÊTES-VOUS ?

Notre année 2021 connaît une épineuse bataille mémorielle. On peut célébrer, au choix :

- Le bicentenaire de la mort de Napoléon Bonaparte, tyran ambitieux, sanguinaire, phalocrate et esclavagiste, fossoyeur sinistre et ingrat de la Révolution Française, brute épaisse, pitre mégalomane, muse des réacs
- Le cent-cinquantième anniversaire de la Commune de Paris, expérience politique extraordinaire et héroïque, d'une intensité démocratique inégalée, premier État ouvrier de l'Histoire dont l'œuvre égalitaire, féministe et sociale considérable inspire encore le mouvement révolutionnaire international

Pour ne rien vous cacher, le cœur de *La Crécelle* ne balance pas. Vous avez peut être d'ailleurs pu observer cette joute historique se jouer sous les fenêtres du conservatoire : tous les dimanches, on peut voir place de la Fontaine deux banderoles rivales : celle, énorme, ornée d'un « NAPOLÉON » aux lettres jaunes, qui annonce la tenue d'une exposition-événement aux Halles de la Villette, et la nôtre, plus petite, pendue au pupitre (et parfois au vélib' abandonné) du plateau improvisé de l'Agora : « MUSICIENS, DEVENEZ COMMUNARDS ».

Nous avons néanmoins comme préoccupation d'aider les musiciens indécis à choisir leur parti, armés de notre légendaire sens de la mesure et de l'objectivité que nos confrères et consœurs du *Point* nous envient tant.

Voici donc un test qui vous permettra de vous projeter musicien sous la Commune ou sous l'Empire. Il vous suffit de suivre votre cœur et d'entourer la case qui correspond le mieux, ou le moins mal, à vos aspirations et à vos élans. À la fin, un rapide calcul vous indiquera à coup sûr quelle célébration vous correspond !

CARRIÈRE



Avec un peu de chance et de l'entregent, vous pouvez sous l'Empire faire une longue et prestigieuse carrière. Et si vous êtes dévoué et docile, ils sont pas radins en médailles.



Bon, on va pas se mentir, ça dure un peu moins de trente jours et vous avez de grandes chances d'être fusillé sans jugement à la fin, ou d'être envoyé pourrir vingt ans au bagne en Nouvelle Calédonie. Mais c'était prometteur.

CENSURE

Ça censure vénère, choisissez bien votre librettiste. Si vous avez des doutes ou une panne d'inspiration, faites un truc triomphal sur la gloire, ça passe toujours. Renseignez-vous un peu sur ce que Napoléon aime niveau harmonie, et mettez-vous bien avec M. le Surintendant du théâtre impérial. Encore mieux : devenez vous-même M. le Surintendant du théâtre impérial, vous recevrez des lettres de Sa Majesté en personne, avec dedans : « *J'entends qu'aucun opéra ne soit donné sans mon ordre* » ou « *Vous ne devez mettre aucune pièce nouvelle à l'étude sans mon consentement* »*. Classe. Après, dites-vous que la censure, ça crée de l'emploi.



* Lettre de Napoléon à Monsieur de Rémusat, 8 février 1810.

Bon, l'ambiance n'est pas à la censure, mais à l'autogestion (pensez à ramener votre pupitre). La fédération des artistes (dont vous faites sans doute partie) vient de publier un manifeste qui dit :

« *Les artistes de Paris se constituent en fédération et décrètent l'égalité des droits entre les métiers d'art, la libre expansion de l'art dégagé de toute tutelle gouvernementale et de tous privilèges. Ils repoussent d'une manière absolue toute exhibition mercantile tendant à substituer le nom de l'éditeur ou du fabricant à celui du véritable créateur* ».

En gros, le trip de la fédération, c'est de faire le « gouvernement du monde des arts par les artistes », avec comme objectifs : « la conservation des trésors du passé », « la mise en œuvre et en lumière de tous les éléments du présent », et « la régénération de l'avenir par l'enseignement ». Une sorte de grosse Crécelle, quoi.

Ah si quand même, si vous aimez vraiment l'air de la Marseillaise, essayez de changer les paroles, parce que le sang impur, bon... Mais apparemment y'a déjà un gars, Eugène Pottier, qui est sur le coup, voyez peut-être avec lui... Apparemment ça commencera par "Debout, les damnés de la terre" ou un truc comme ça.



ÉVÈNEMENTIEL



Vous jouez pour l'inauguration de la colonne Vendôme, mâle édifice guerrier fait de canons fondus, qui se dresse virilement sur 40 mètres, et célèbre les victoires militaires de l'autre fou-de-guerre. Y'a un cachet sympa mais il fait chaud et vous êtes en plein cagnard.



Vous jouez pour la démolition de la colonne Vendôme, en vertu du décret suivant : « *La Commune de Paris, considérant que la colonne impériale de la place Vendôme est un monument de barbarie, un symbole de force brute et de fausse gloire, une affirmation du militarisme, une négation du droit international, une insulte permanente des vainqueurs aux vaincus, un attentat perpétuel à l'un des trois grands principes de la République française, la fraternité, décrète : article unique - La colonne Vendôme sera démolie.* » Elle a fait un bruit marrant en tombant.

AMOUR

Faut pas se gourer, car Napoléon a considérablement limité le droit au divorce, et on est "propriété de son mari". Si vous trompez monsieur, vous risquez jusqu'à deux ans de maison de redressement. Si lui il fait la même, il risque rien du tout. La rédaction vous conseille d'épouser un militaire quelques semaines avant son départ pour la campagne de Russie et de vivre vos passions discrètement.



C'est le temps des cerises, les belles auront la folie en tête, et les amoureux du soleil au coeur ! C'est le temps où l'on s'en va deux cueillir en rêvant des pendants d'oreilles, cerises d'amour aux robes pareilles tombant sous la feuille en gouttes de sang.



CONCOURS D'ORCHESTRE



Si vous aimez les concours d'orchestre sanglants, vous aurez peut-être l'occasion de participer à une expérience qui donne tout son sens à cette expression, en faisant partie des cinq-cents musiciens de la bataille d'Austerlitz. En effet, l'armée russe comme la « Grande Armée » napoléonienne embauchaient des musiciens, indispensables pour que les régiments se repèrent sur un champ de bataille enfumé. Une sorte de concours d'orchestre franco-russe en plein air, soutenu par de l'infanterie. Les soldats, eux, étaient tenus de chanter pour couvrir les cris des blessés, qui pouvaient avoir sur le moral une fâcheuse influence. Il est peu probable que les état-majors des deux armées se soient mis d'accord sur le diapason et que les artilleurs soient en rythme... sans les seize-mille morts, cela aurait tout eu d'une performance contemporaine à gros budget.



Il n'y a pas de concours à la Commune, tout le monde est pris d'office. Cela donne certes des orchestres gigantesques cotons à diriger, comme celui du 21 mai au jardin des Tuileries, où mille-trois-cents musiciens joueront devant huit-mille auditeurs, mais cela fera un spectacle tel que ces derniers, tout à la musique, ignoreront les obus versaillais qui tomberont quelques centaines de mètres plus loin.

MODE ET TENUE DE CONCERT

On met tout au tricolore, avec du doré, et on plume beaucoup d'innocentes autruches. Il faut se lever tôt le matin pour avoir le temps de bien se farder comme il se doit. Tout est certes un peu compliqué, mais le *Journal des dames et des modes*, qui a survécu à la censure, pourra vous aider. Attention, il se peut qu'on y critique cruellement votre dernier opéra ou qu'on y répète souvent qu'il faut bien obéir à votre mari.



C'est plus simple, la mode est au rouge, parce que ça va bien au teint et que le comité du 12ème arrondissement a pris l'arrêté suivant : « *Le drapeau de la Commune, drapeau rouge, sera immédiatement arboré sur tous les monuments publics [...] les citoyens devront faire disparaître dans le plus bref délai le drapeau tricolore qui, après avoir été celui de la Révolution, sa gloire, après avoir été souillé de toutes les trahisons et de toutes les hontes de la part de la monarchie, est devenu la bannière flétrie des assassins de Versailles. La France communarde le répudie.* »



Sinon, vous faites un peu comme vous voulez. Par exemple Louise Michel porte l'uniforme de la Garde Nationale, ça lui va pas mal.

MONDANTIÉS



Vous avez l'embaras du choix. Vous pouvez causer pâtisserie et géopolitique avec le délicieux Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, le Grand Chambellan. Ou bien botanique et "nos jolies colonies" avec l'Impératrice Joséphine. Ou encore musique autrichienne avec l'Impératrice Marie-Louise (oui il y en a eu deux). Joseph Fouché, le ministre de la police, qui surveille l'intimité du tout-Paris (la vôtre aussi...) voudra peut-être bien vous raconter les derniers potins.

Par contre, ce n'est pas sûr qu'on vous autorise à rendre visite à Toussaint Louverture, emprisonné au fort de Joux depuis l'écrasement de la révolte des esclaves de Saint-Domingue.



Vous pouvez aller discuter féminisme, révolution et pédagogie avec la grande Louise Michel, qui a peut-être été votre instit'. Ou bien peinture et érotisme, et meilleure manière d'entretenir sa barbe avec Gustave Courbet. Ou encore causer reliures, gravure, et derniers débats du congrès de L'Association Internationale des Travailleurs avec le bel Eugène Varlin. Sinon, vous pourrez demander à Élisabeth Dmitrieff de vous apprendre à tirer au fusil Chassepot, elle pourra sans doute au passage vous donner des nouvelles du bon vieux Karl Marx avec qui elle correspond. Mais attention, cette jeune révolutionnaire russe, ancienne aristocrate, fait chavirer bien des cœurs.

Vous pouvez aussi, si vous le souhaitez, apporter un verre d'eau à M. l'archevêque de Paris, retenu en otage à la prison de Mazas (oui, des fois, on prend vraiment des gens en otage, ça leur fait tout drôle à la rédaction du *Figaro*). On a demandé pour l'échanger contre Blanqui, le grand révolutionnaire prisonnier des Versaillais, mais on n'a pas reçu de réponse encore.

POSTÉRITÉ

Vous et vos copains avez toutes les chances d'avoir, deux-cents ans après votre mort, une station de métro, un boulevard, une place, ou ne serait-ce qu'une salle de conservatoire à votre nom. On ne jouera plus vraiment vos opéras, ni vos concertos, jugés un peu pompiers. Mais les violonistes du monde entier s'échineront sur vos études.



On vous oubliera sans doute à peu près complètement. Si vous vous appelez Francisco Salvador-Daniel et que vous avez été directeur du Conservatoire, *Le Figaro* du 26 juin dressera, quelques jours après, la chronique satisfaite de votre exécution sommaire. Le journaliste Daniel Bernard y dépréciera vos recherches sur la musique berbère, se moquera de vos aspirations à "une musique de l'avenir, sociale et démocratique", et vous traitera de "sanglier féroce". Votre mort sera racontée avec jubilation, avec de nombreux détails et des dialogues sans doute inventés, l'essentiel étant de vendre le torchon.



Cent-cinquante ans plus tard, le Conservatoire refusera de vous mentionner dans l'historiographie de ses directeurs, mais *La Crécelle* vous consacrera un bel article dans son deuxième mouvement.

* Pour venger l'honneur de notre ancien directeur, le comité de rédaction de *La Crécelle* tient à qualifier officiellement M. Daniel Bernard de pintade fielleuse.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k272195x/f2.item.zoom>

- R É S U L T A T S -

Ne faisons pas durer plus longtemps ce suspense insupportable, cette abyssale incertitude dans laquelle ce test vous aura inévitablement plongé. Et comme vous n'aurez d'ailleurs sûrement pas déjà deviné le résultat par vous-même (trompé par l'exemplaire impartialité de nos descriptions et notre iconographie finement choisie), nous nous en allons vous le donner.

Vous avez majoritairement opté pour  : Vous êtes bonapartiste et avez définitivement tout pour réussir ! De l'ambition, de la servilité, le goût de la compéti', une intarissable soif de gloire... Passez ces ingrédients au shaker et vous aurez un Grand homme on the rocks (désolé si vous êtes une femme, toutes ces "qualités" impliquent de posséder un pénis). Tel qu'il est, le monde de la musique vous va très bien, quoiqu'il ait une petite tendance à se déverticaliser. Heureusement, ce phénomène reste extrêmement marginal, mais restez vigilant, il ne faudrait pas que ça empire...

Vous avez majoritairement opté pour  : Vous êtes communal et votre carrière pourrait en pâtir. Mais vous savez vous contenter d'amour et d'idées fraîches, et vos chansons résonnent sur toutes les barricades. Vous semblez manifestement moins enjoué par l'idéal de lauriers individuels que par celui d'un épanouissement collectif et d'une floraison plus... commune.

Travailler au sup' en temps de pandémie : enquête déambulatoire et témoignages coloriés

Quand la Crécelle s'en va glâner dans les Mûres.

Cet article, que vous allez lire avec avidité, est construit à partir d'une collecte de témoignages de quelques employé-e-s du conservatoire, confronté-e-s depuis un an à la crise sanitaire.

Les individus consultés sont indispensables à la vie de cette belle et drôle de bête qu'est le CNSMDP. Pourtant, nous, étudiants, ne voyons de leur travail que ce que nous laisse voir l'œilleton de l'ordre des places et des choses.

En tout cas, ces moments d'échange nous ont donné du grain à moudre et nous venons ici les partager en grosse meule. [1]

Les 7,8 milliards de particules que nous sommes doivent raser les murs pour ne plus entrer en collision.

Au CNSMDP, nous ne sommes pas encore 7,8 milliards, mais les murs sont bien là.

Les individus interrogés ont été spécifiquement invités à nous parler de l'impact des mesures sanitaires sur leur quotidien de travail et donc des murs, précisément.

Murs contre lesquels ils s'usent ?

Murs entre les décideurs et les exécutants comme dommages collatéraux du mur contre le virus ?

Murs de confusion face à la dépendance aux machines ?

Murs d'incompréhension quand les phonèmes se prennent les pieds dans les FFP2 et autres murs qui nous aplatissent le bec ?

Après mûres réflexions sur l'art d'engager nos entretiens, notre choix s'est porté sur :

« Et vous, ça va comment ? ».

AVERTISSEMENT

Soyons honnêtes.

Nous ne sommes pas des professionnels de la restitution de la pensée d'autrui,

Mais plus modestement, des individus dégourdis et curieux.

Si ce double aveu d'honnêteté et de modestie vous semble aussi louche que nous, c'est que vous êtes alerte et que - on ne vous la fait pas - bref que vous avez bien fait d'ouvrir ce journal.

Nous vous invitons donc à entrer dans cette enquête avant qu'on ne s'enfonce davantage...

Nous sommes arrivés à la cantine vers 13h30, avant la fin du service, et nous nous sommes tout de suite dirigés vers la seule caisse ouverte.

On a commencé à tailler la bavette avec la personne qui était là, pendant qu'elle terminait d'encaisser les derniers arrivants.

— *Ça va, oui, enfin comme tout le monde... On fait comme on peut et surtout on s'astreint à une grande vigilance, c'est d'autant plus indispensable dans les lieux de restauration.*

— *Et vous n'êtes pas deux habituellement aux caisses ?*

— *Ma collègue est en arrêt, pas le covid, mais une glissade dans la neige, rien de gravissime, elle doit revenir bientôt... Mais du coup, ce n'est pas facile, car ça va moins vite et parfois les clients ralentent...*

Quand les collègues ne sont pas remplacés ça en rajoute pour les autres, et là on n'arrive plus à tenir les horaires de fermeture de la cantine.

On relance sur le salaire et le chômage partiel :

— *Moi j'ai touché du chômage partiel jusqu'en mai, à savoir 84% du salaire, et ensuite en alternance, 3 jours de chômage partiel pour deux jours de travail.*

Ce fut le même régime pour tou-tes les employé-es en sous-traitance, hormis la sécurité qui n'a jamais été arrêtée, même au premier confinement.

100% d'un bas salaire est déjà insuffisant. Cette baisse, qu'ont subie des millions de travailleuses et de travailleurs, est inacceptable. Les loyers ont-ils baissé, eux ?

Le temps de s'asseoir à une table pour prendre quelques notes entre deux plexiglas, on s'aperçoit qu'on n'a pas posé la question d'une éventuelle prime « covid », étant donné leur exposition au virus et la vigilance accrue, etc.

On réalisera un peu plus tard notre candeur...

En quittant la cantine direction l'accueil, on croise un agent d'accueil/appariteur qui prend le temps de nous répondre.

Il nous dit que ça va pour lui, qu'il n'est pas à plaindre et qu'il se sent très impliqué dans l'observation du respect des règles sanitaires.

« Tant que vous respectez les règles, tout ira bien » phrase qui, malgré la sympathie de l'individu, provoque en nous un effet madeleine du type carnet de correspondance et bureau du CPE.

Il nous dit qu'il est satisfait de la gestion de la crise au sein du conservatoire, et se dit très en accord avec tout le travail effectué pour « rester ouvert dans les meilleures conditions ».

Nous le remercions et arrivons à l'accueil, où nous attendons notre tour pour parler à l'hôtesse.

L'attente se prolonge un peu, et pour cause, le ton est en train de monter entre l'hôtesse et une personne extérieure qui souhaite manifestement passer le portique.

C'est notre tour.

[1] On a essayé de moudre des grains de café avec une crécelle pour cause de vérification allégorique, depuis elle ne crépète plus...

— *Ah mais oui bien sûr, c'est vous, les syndicalistes, l'extrême gauche, Enfin la gazette de gauchiste quoi !*

Au départ, on ne sait pas trop si c'est du lard ou du Fauchon, mais très vite on découvre une lectrice assidue de La Crécelle.

Plutôt lard donc. [2]

— *Vous êtes mignons vous — comment ça va, bah ça ne va pas fort et franchement parfois les bras m'en tombent !*

Sans nous laisser le temps de l'interroger sur un possible lien de parenté avec la Vénus de Milo, elle poursuit :

— *Plusieurs fois par jour, on a des gens de l'extérieur qui veulent qu'on les laisse entrer sans carte, sans laissez-passer, sans rien, alors nous on leur explique qu'on ne peut pas, que les consignes sont strictes, regardez, c'est même écrit un peu partout !*

Elle pointe en effet des papiers sous plastique collés un peu partout, informant que l'accueil de personnes externes au conservatoire ne sera plus possible durant cette période.

— *Et puis c'est épuisant, parce qu'entre les montagnes de protocoles et les montagnes d'exceptions qui tombent sans cesse, on nage dans le flou. Et du coup on est en première ligne du mécontentement des extérieurs qui voient rentrer ceux avec des passe-droits tandis qu'eux se font refouler, comme la personne que vous venez d'entendre...*

Alors que nous avons à peine terminé la conversation, notre agent d'accueil initialement croisé nous fait signe de revenir vers lui pour nous dire que sa responsable est d'accord pour nous voir. Nous lui emboîtons le pas.

Précisons ici qu'on n'avait rien demandé, on était juste ravis de savoir que le bruit de notre gentille promenade se soit répandu si vite...

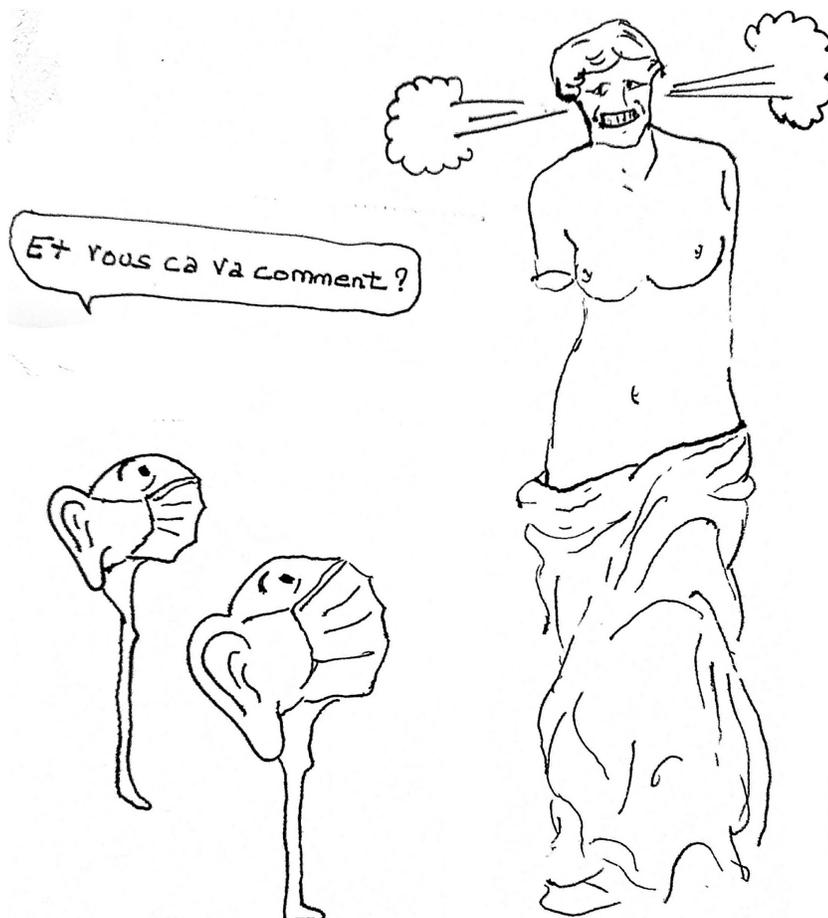
Nous entrons dans un bureau du rez-de-chaussée, où s'engage une jaserie éclairante :

« *J'admire ici comme les gens ont à cœur de faire les choses.* »

Étant conviée aux réunions quasi-hebdomadaires instaurées par la direction, la personne du service intérieur qui nous accueille nous parle de la grande réactivité des équipes aux nouvelles mesures.

Elle salue la qualité de la gestion de la crise au conservatoire en la comparant à celle d'autres établissements de type fac :

— *J'ai des collègues qui travaillent dans d'autres établissements supérieurs, et je vous assure que ça n'est pas pareil, vous avez beaucoup de chance !* Une kyrielle d'exemples vient appuyer son propos, dont celui de la commande récente des cales de portes qui, commandées et installées dans un délai très court, permettent désormais de laisser certaines salles s'aérer sans avoir recours au premier objet venu afin de les maintenir ouvertes.



Devant tout cet enthousiasme, on lui sert notre « comment ça va, vous ? ». Et elle nous parle quand même de la frustration de travailler dans le vide :

— *Travailler pour des choses dont on ne sait pas si elles pourront avoir lieu, bien sûr, ça peut être décourageant parfois.*

Nous la remercions et partons rejoindre le PC sécurité, mais nous sommes à nouveau stoppés à la douane de l'accueil par l'hôtesse lectrice de crépitante gazette qui semble avoir repéré notre provenance de vol.

« *Songez bien à qui vous dit quoi ! Les chefs de services trouvent tout formidable, mais en bas de l'échelle, on a d'autres points de vue. C'est dur de faire entendre les dysfonctionnements qui impactent notre quotidien à nous, les exécutants !* »

Elle fait allusion aux logiciels, MyDiese et autres...

[2.] Cette histoire de lard n'est rien qu'un recours humoristique, car selon une étude récente, les lecteur-rices et auteur-es de la Crécelle sont tous véganes et se nourrissent principalement de biscotte et de bière bon marché.

Un des chefs d'équipe du PC sécurité nous accorde lui aussi un moment de causette fort intéressant.

« *On est très exposés au virus, et ça fait forcément partie des inquiétudes quand on vit en famille et qu'on pourrait très bien ramener ce truc chez nous... Mais bon, on sait bien que de toute façon, c'est toujours la sécurité qui ramasse en premier, avec le ménage...* »

Avec ça, leur charge de travail et leurs responsabilités ont considérablement augmenté : contrôle des jauges, discipline quant à l'observation des règles, entrées dans le bâtiment, réception des colis...

Il nous dit aussi que certains élèves ne sont pas toujours respectueux, que parfois ils se retrouvent à devoir intervenir auprès de quelques nonchalants du masque.

— *Y'en a qui lèvent le menton...*

Chose que nous ignorions également, cette équipe travaille en 24-96, c'est-à-dire de 7h du matin à 7h du matin le lendemain, pour ensuite 4 jours de repos.

Nous invitons donc les nonchalants prognathes à considérer que ces hommes en sont peut-être à leur 23e heure de travail au moment où ils vous parlent.

À ce stade, on en a profité pour demander des nouvelles d'une affaire à laquelle La Crécelle avait pris part, à savoir l'augmentation des prix de la cantine pour les employé-es sous-traitant-es.

Il nous informe que dorénavant, à cause de cette augmentation, ils ne vont plus manger à la cantine, préférant leur salle de repos et les plats préparés à la maison.

Il nous dit aussi qu'il regrette que le conservatoire sous-traite la sécurité, mais que c'est devenu malheureusement la norme pour ce genre de sites.

D'après ses dires, seule la Cité des Sciences dispose d'une sécurité incendie « maison » dans le secteur.

— *Et les collègues qui travaillent là-bas sont mieux lotis en terme de salaire...*

Enfin, et pour continuer à parler gros sous, il nous apprend que lui et ses hommes (qui sont donc en première ligne avec le virus) ont eu droit à une prime Covid de 70 euros.

L'humour est, paraît-il, la politesse du désespoir, du coup on a bien rigolé.

On repense à la cantine en se disant qu'ils ont certainement eu des bonbons...

Cafétéria, 14h20.

La dame qui travaille là est en train de fermer boutique.

On modifie pour l'occasion l'angle d'approche comme suit :

— *Quelque part, bien avant Sigmund, les gens comme toi derrière les comptoirs ont commencé à faire profession de leur écoute. Ainsi, que peux-tu nous dire de tes observations qui ne trahisse la confidentialité médicale ?*

La dame a d'abord rigolé derrière son masque, par élégance de désespoir elle aussi.

Elle nous dit qu'elle est aux premières loges du triste spectacle de la dégradation du moral des étudiant-es.

Certain-es lui racontent la galère, les cours particuliers qu'iels ne peuvent plus donner, la précarité qui se pointe.

La tristesse des productions annulées bien sûr...

Quand on lui demande comment elle va, elle dit « *Ça va.* »

Mais on la connaît bien, et c'est pas du tout le genre à se plaindre.

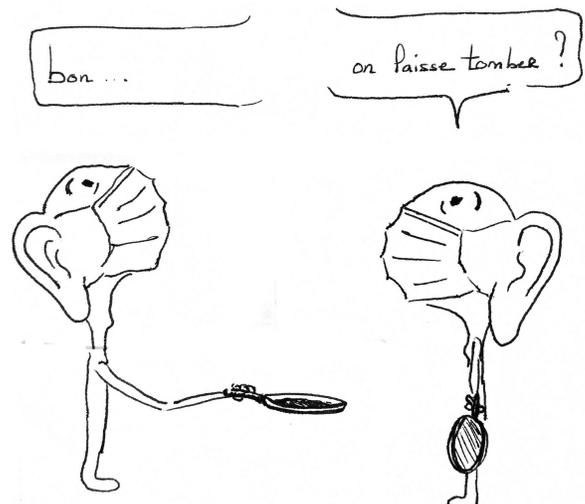
Alors on insiste, et elle nous dit qu'elle pense aussi à tous les autres malades, pas ceux du Covid, les autres...

Elle nous dit aussi que la personne qui la relaie habituellement est en arrêt (c'est aussi celle de la cantine).

— *Il y a moins de monde, et en même temps tout le monde arrive à l'heure de la fermeture qui a été bêtement fixée à 14h, là où tout le monde sort de la cantine.*

Encore une fois, l'info a été transmise vers les hauteurs, mais sans retombées, résultat la dame fait des heures sup impayées.

En convoitant un reste de viennoiserie, on songe à certaines crêpes, celles qu'on veut faire sauter pour les retourner dans la poêle, mais qui restent collées au plafond...



On la quitte en lui disant de mettre une plaque avec ses honoraires à côté du prix des sandwiches, mais elle nous répond que l'argent, ce n'est pas si important.

Une dame comme ça[3] quoi.

[3] Pouces en l'air.

Dans le bureau d'une chargée de scolarité, qui prend soin de fermer la porte derrière nous.

La parole est précise et organisée, ici, on taille la bavette, mais pas avec de la coutaille de dinette.

— *C'est très difficile dans le travail et dans son organisation.*

Elle nous dit d'emblée que pour elle le télétravail est compliqué.

— *Être enfermé chez soi dans un petit appartement, installé sur une chaise en bois à la table de la salle à manger, c'est franchement pas confort, voire, à l'usure, mauvais pour la santé !*

Elle nous parle très vite du casse-tête des logiciels et de toute l'informatisation des démarches qui s'accompagnent de piteux ersatz de formation à distance.

En nommant les dispositifs MyDiese, Oasis, Zoom puis Teams puis Office365, on voit sur son visage se dessiner le même sourire étrange vu à l'accueil un peu plus tôt.

Elle nous parle aussi d'une crise de sens, elle a choisi ce métier pour le contact avec les étudiant-es et collègues, et se retrouver derrière son écran toute la journée lui est brutal.

— *Réussir à contacter quelqu'un par mail ou téléphone peut devenir une épreuve là où on avait juste à traverser un couloir.*

En partant, elle nous renvoie au numéro 300 de la gazette de la CGT qui fait le point sur les préparations à la négociation sur le télétravail.

Petite parenthèse pour signaler qu'il est aujourd'hui communément observé que la législation encadrant le télétravail n'était pas assez solide pour un recours si soudain et massif.

Là où beaucoup se réjouissent, d'autres sont victimes d'employeurs peu scrupuleux qui profitent des zones de flou de la législation... les Luttes s'organisent et sont en cours.

Pour clore notre promenade, nous sommes allés toquer à la régie des orchestres.

Ce moment fut d'autant plus intéressant que l'une des trois personnes présentes a déroulé du tuyau en matière de politique interne, car élu à plusieurs reprises comme délégué syndical CGT. Alors qu'il commençait par nous dire que chacune des décisions concernant l'application des mesures a été prise suite aux recommandations du CHSCT, nous lui demandons un petit rappel de l'intitulé.

Il s'agit du Comité d'Hygiène, Sécurité et Conditions de Travail et en tant qu'ancien membre de ce comité, il nous dit regretter qu'il ne soit pas possible d'y faire rentrer des représentants d'élèves.

Observation qui nous a semblé d'autant plus pertinente sachant le rôle puissant des décisions de ce comité sur le quotidien des élèves durant cette période.

Il salue la direction d'Émilie Delorme et entre autres ses prises de décision durant la crise :

— *Il n'y a pas eu de chômage partiel, les salaires sont restés les mêmes pour tous les fonctionnaires durant la période, et le paiement des cachets de l'OLC et des techniciens pour les productions annulées fut intégral.*

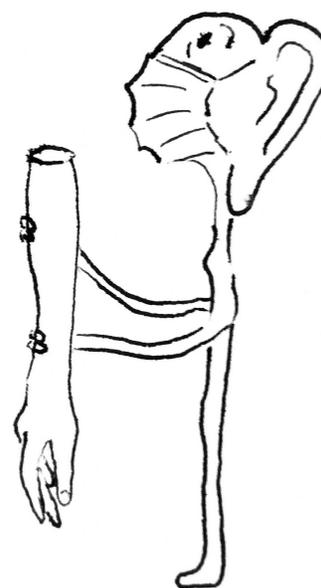
Il nous dit au passage que c'est la première fois, au cours de sa longue carrière dans les murs, qu'il voit un directeur s'adresser de la même façon à tout le monde, étudiants, techniciens, professeurs.

Enfin, il remarque qu'à la faveur de la crise et du changement de direction, le conservatoire s'avance vers davantage de démocratie. Alors qu'on se voyait bien finir sur cette note lumineuse, on lui a quand même sorti notre phrase d'accroche mûrement mûrie à laquelle il a répondu :

« *Je crois que personne ne va vraiment bien en ce moment.* »

Mais nous, après tout ça, on allait pas si mal, satisfaits d'avoir essayé de tâter les fameux murs et d'en savoir un peu plus sur l'origine de leurs verticalités parmi les hommes. [4]

C'est à vous ?



[4] Pour orner cette fin d'article, et filer l'allégorie des murs, on a cherché un substantif de « ériger » mais Rousseau a résolu cette raideur.

Méfions-nous, l'extrême droite nous fait les yeux doux

L'extrême droite a gagné ces dernières décennies une influence lourde. Son poids électoral inspire aux gouvernements des lois comme la « loi séparatisme » ou la « loi sécurité globale ». En 2016, la gauche au pouvoir a trahi sa promesse d'accorder le droit de vote aux étrangers et a esquissé une loi « déchéance de nationalité », qui semblait tout droit sortie des poubelles des Le Pen. Des enquêtes d'Arte Radio et de Médiapart ont mis en lumière la place toujours plus grande que les idées fascistes et suprémacistes occupent dans la police et dans l'armée. Tout cela donne de la confiance aux groupes fascistes violents : fin mars, à Lyon, la librairie anarchiste *La plume noire* a été caillassée, en plein jour, par une cinquantaine de militants de Génération Identitaire. Ces derniers sont partis en toute impunité, en faisant des saluts nazis. Tout récemment, vingt généraux de l'Armée Française à la retraite ont signé dans Valeurs Actuelles une tribune glaçante où ils ne font rien de moins que menacer d'un putsch par leurs « camarades d'active » (comprendre, les militaires encore en service).

Dans les milieux musicaux, l'extrême droite semble pour l'instant moins bruyante. Pourtant, à l'automne dernier, sur la page Facebook des Elèves du CNSMDP, le récit par un étudiant de son agression avait donné lieu à des digressions racistes, une étudiante allant même jusqu'à publier des images sanglantes de Samuel Paty, tout comme Le Pen l'avait fait en publiant sur Twitter des images des crimes de Daesh. Un camarade de La Crécelle a récemment pris en photo un étudiant qui lisait ostensiblement dans les couloirs du conservatoire l'hebdomadaire Rivarol, dont le racisme assumé et le négationnisme embarrassent même le Front National. Le pianiste et compositeur Stéphane Blet, qui a eu dans le passé son heure de gloire, anime sur le site Égalité et Réconciliation (le parti d'Alain Soral) un podcast sur la musique classique où les œuvres du grand répertoire côtoient des tergiversations antisémites et ses inimitiés professionnelles. On peut l'entendre sur Youtube chanter des propos homophobes, s'attaquer au droit à l'avortement ou rêver avec ses camarades d'un « 1789 à l'envers ».

Renaud Camus, théoricien du « Grand Remplacement », inspirateur de l'extrême droite internationale, par ailleurs mélomane érudit, a fait paraître en 2016 un essai : « *Le mot musique* ». Il déclare dans cet ouvrage son amour exclusif à la musique classique « d'Hildegard von Bigen à Thomas Ades » et décèle dans le fait que « François Fillon ne se [tienne] plus de joie à l'idée d'assister à un "concert" de Sting » un crépuscule civilisationnel.

Avec une langue raffinée et un raisonnement alambiqué, Il tente d'appliquer à la sémantique du mot « musique » sa théorie raciste et xénophobe, selon laquelle serait à l'oeuvre un processus délibéré de substitution des peuples européens par les peuples extra-européens. La drague lourde de Blet, ou les flatteries érudites, bien plus dangeureuses, de Renaud Camus, peuvent griser certains musiciens. Le compositeur Jules Matton partageait en octobre sur son mur Facebook la couverture de l'essai de Camus avec comme commentaire « Insupportablement intelligent ».

On voudrait croire que la musique, la nature de liens qu'elle tisse, la curiosité et l'ouverture d'esprit qu'elle appelle, nous protègent de telles idées. On se tromperait lourdement : ces idées ont des racines sociales. La rage du déclassement, la nostalgie d'une grandeur fanée et l'exaspération contre les « élites déracinées » forment, sur le lopin musical malmené par la crise, un terreau fertile. Le sens et les valeurs de la musique n'appartiennent qu'à celles et ceux qui la jouent et l'écoutent, et sans doute y a-t-il à ce sujet une grande dispute qui couve.

À contre-pied de ces exemples, on a pu voir dans les derniers mouvements sociaux des musiciennes, des danseurs, des ingé-son s'engager dans la lutte (ou y mettre un orteil) avec leur outil de travail. En 2018, le pianiste Jérôme Medeville amenait son piano à queue sur l'autoroute A9 bloquée par les gilets jaunes. Quelques mois après, le corps de ballet de l'Opéra de Paris dansait le Lac des cygnes sur le parvis de Garnier. Au même moment, durant sa grève, le chœur de Radio France interrompait la langue de bois de sa directrice avec le Chœur des esclaves de Nabucco de Verdi. Un orchestre symphonique au grand complet, composé d'étudiants et de musiciens de l'Orchestre de Paris et dirigé par deux camarades de La Crécelle, a joué Beethoven et Moussorsky sur le parvis du théâtre de l'Odéon, en soutien à son occupation.

Ces moments sont un symbole inestimable. En mettant ainsi notre musique, sa force et sa beauté, au service de la lutte pour une société égalitaire, on empêche les nouveaux fascistes de se l'accaparer et de l'empuantir de leurs idées.

Dans les périodes de relative stabilité sociale, la droite et la gauche partagent le lit, et l'art est comme une couverture qu'ils se chamaillent. Dans les périodes de crise, les enjeux se durcissent et la musique fait l'objet d'un âpre tire-à-la-corde politique. Notre camp a besoin de tous ses bras. L'issue est de savoir quel parti, au sein de la lutte de classe, notre musique prendra.

Lors des agoras Paris-Villette, on pouvait lire sur une banderole « *Musiciens devenez Communistes* ». On aurait pu y ajouter un verso : « *Pour ne pas devenir Versailles* ».

Rhapsodie sur les agitateurs facho-compatibles

Par où commencer ? L'islamophobie, la pensée décoloniale, la gangrène islamo-gauchiste, les valeurs de la République, l'intersectionnalité, l'écriture inclusive, les réunions en non-mixité... Depuis quelques mois, c'est la déferlante d'une droite qui, en plus d'être décomplexée, s'attaque ouvertement aux universités et aux syndicats même lorsqu'ils sont les anciennes portes d'entrée au Parti Socialiste (#Unef). Bref, par-delà les polémiques médiatiques, qu'est ce qui est entendu exactement par tous ces termes ? Comment répondre à tous ces ministres, commentateurs de Cnews et autres intellectuels réactionnaires ? Peut-on discuter avec Ubu-roi... pas sûr ! Alors il nous faut prendre les armes... Elles seront intellectuelles pour l'instant. Car de l'échange, du débat, il peut y en avoir : il est épistémologique dans les champs de la recherche, stratégique chez les militants, réformiste dans les institutions, éruptif dans les temps de la lutte.

Islamopho-truc c'est mal

Partons du départ, donc, de cette fameuse islamophobie : un-terme-qu'il-ne-faut-plus-employer-car-ça-veut-dire-qu'on-ne-peut-plus-critiquer-la-religion-et-c'est-donc-contraire-à-la-laïcité-valeur-delaRépubliquepastoucheàMariannequialesseins nuscommeCorinneMasieroahnonçamarchepasça.

Alors contrairement à ce que certains éditocrates (Fourest, Zemmour, Rioufol) affirment, l'islamophobie n'est pas un terme inventé par les mollahs iraniens en 1979. Contrairement à ce que disent certains intellectuels (Keppel), ce ne sont pas non plus les Frères musulmans qui l'ont inventé. Alors bien sûr, ils se défendent en disant que la définition littérale serait centrée sur la religion et que le blasphème est un droit. Grâce aux travaux d'Olivier Le Cour Grandmaison [1], on sait que l'expression apparaît plusieurs fois dans les années 1910-1920. Les termes du débat, et cela est instructif, ont leur origine dans l'administration coloniale autour de la personne de Maurice Delafosse, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, fondateur de l'Académie des Sciences coloniales, acteur et théoricien impérial. La préoccupation de l'administration coloniale est de savoir quelle politique permet de faire régner l'ordre. À cette époque, la gestion coloniale au Maghreb impute aux musulmans un certain nombre de caractéristiques dangereuses pour l'ordre colonial.

[1] Voir "Ennemis mortels". *Représentations de l'islam et politiques musulmanes en France à l'époque coloniale* d'Olivier Le Cour Grandmaison et cette conférence : https://www.youtube.com/watch?v=N_5uuqToA8Y

Pour justifier une répression incroyablement violente, il fallait que les colonisés soient réduits à moins que des humains, et l'État colonial expliquait que le problème venait de la nature même de l'Islam. Maurice Delafosse qualifie cette politique d'islamophobe, non pas par antiracisme, mais pour la raison que ces dispositifs répressifs pourraient mener les colonisés à se retourner contre la France. Il est traité en retour d'islamophile.

Les bakouninos-salafistes

Mettre en scène une République faible face à un Autre dangereux, c'est bien la stratégie de la loi Séparatisme, plus d'un siècle plus tard. L'islamophobie est bien un mode de gestion coloniale qui construit l'autre, le colonisé, comme figure d'un ennemi intérieur et permanent à réprimer. Pour qualifier cet autre, qui est d'ailleurs l'ennemi inqualifiable, il faut inventer des mots. Pour cela on peut compter sur un intellectuel réactionnaire en la personne de Pierre André Taguieff [2]. C'est le paradis pour la fachosphère type Front National qui va s'employer à populariser le mot : l'islamo-gauchisme serait bien une de ses plus belles prises si elle ne sentait pas un peu le rance de l'Histoire.

L'islamo-gauchisme désigne une soi-disant convergence idéologique entre une gauche anti-impérialiste et les tenants d'un islam politique. Ce qui est bien dans ce genre de matrice, c'est sa plasticité. Ce concept peut absorber toute forme de configuration politique nationale et géopolitique : de la défense du peuple palestinien aux études en sciences sociales, d'EELV dont le vert serait le vert de l'islam (#Zemmour) à un jeune tchétchène de dix-huit ans qui décapite un professeur en passant par le Comité Vérité et Justice pour Adama Traoré. Bon sauf que l'adjonction de deux termes, un religieux et un politique, afin de construire un ennemi commun, c'est de la bonne vieille redite réactionnaire. Il y a tout pile un siècle, on disait judéo-bolchevique...

Cependant pour ne pas être mauvaise langue, c'est vrai que quelque chose nous intéresse dans l'idée de cette alliance politique « contre-nature ». Car il existe bien des liens matériels et des intérêts partagés entre des djihadistes et... des éléments de l'extrême droite française. Lors du récent procès autour des attentats de Charlie Hebdo, il manquait une personne dans le box des accusés : le principal fournisseur d'armes d'Amedy Coulibaly : Claude Hermant, indic, trafiquant d'armes, ancien militant FN et cadre des identitaires dans le Nord-Pas-de-Calais [3].

[2] *La réaction philosémite* d'Yvan Segré

[3] <https://lahorde.samizdat.net/proces-des-attentats-de-charlie-hebdo-montrouge-et-de-hyper-casher-ou-sont-les-identitaires-qui-ont-arme-coulibaly>

Avec l'idée de l'islamo-gauchisme va souvent l'accusation que la gauche encouragerait le développement d'un « nouvel antisémitisme ». Le chiffon rouge de l'antisémitisme est agité ici dans le but de décrédibiliser par la confusion. Pourtant, la dernière sortie antisémite en politique est signée Darmanin, actuel ministre de l'intérieur, s'inscrivant ainsi dans la grande généalogie judéophobe droite. Il défend, dans son ouvrage sur le séparatisme et la laïcité sorti en février, les mesures antisémites napoléoniennes contre les Juifs : ils auraient posé des problèmes de leur propre fait... Une politique d'intégration avant l'heure dixit Gérald !

Mais revenons sur l'islamo-gauchisme et ces fameux « complices » du terrorisme. Les accusations contre des intellectuels de porter atteinte aux valeurs de la République ou à la grandeur de la France ne sont pas nouvelles. Je vous présente deux citations issues d'un article intitulé *Le retour des mauvais maîtres* [4].

- « Nos ténors littéraires détruisent à plaisir la cohésion nationale, avec une mentalité de vaincus... » Camille Mauclair, écrivain vichyste et collabo, *Pour l'assainissement littéraire* La gerbe, 2 janvier 1941.
- « Moi, je pense surtout aux complicités intellectuelles du terrorisme. (...) [Ce] qu'on appelle l'islamo-gauchisme fait des ravages (...) Il fait des ravages à l'université » JMB, ministre de l'éducation, Europe 1 le 22 octobre 2020 après l'assassinat de Samuel Paty

Certains universitaires seraient des islamo-gauchistes qui enrôleraient des étudiants en encourageant l'islam radical au nom de la lutte des classes ou de l'antiracisme, le tout ébranlant la République. Dans la France Vichyste, on accusait à l'époque les écrivains Proust, Gide, Valéry, Cocteau d'avoir affaibli la jeunesse et d'être responsables de la défaite de 40... La construction de l'ennemi intérieur est bien un mode de gouvernement.

C'est pas les fascistes les racistes, c'est les antiracistes... les racistes !

À la Crécelle il nous reste un peu plus de considération pour les sciences sociales, alors on est intéressé par les débats de fond et on ouvre donc le sujet de l'intersectionnalité. L'intersectionnalité, c'est un des outils d'analyse des sciences sociales.

Il consiste à croiser les différents rapports de domination qui peuvent peser sur un individu (classe, genre, origines...). L'intersectionnalité permet donc une analyse des faits sociaux à l'aide d'une grille fine et complexe. Ensuite, ce n'est pas une « américanisation » de l'université. Beaucoup de concepts (déconstruction, dispositifs, société de contrôle...) viennent de ce que l'on a appelé la « French Theory » (Foucault, Deleuze, Derrida). Enfin l'utilisation de l'idée de race comme réalité matérielle et construction sociale est utilisée depuis les années 70 par Colette Guillaumin [5]... donc pas de quoi contribuer aux polémiques fascistes sur le séparatisme and co.

Le fasciste aimant la confusion, tout cela est joyeusement mélangé à des reproches sur l'écriture inclusive, au fait que François Hollande ait été chahuté en venant présenter son livre dans certaines facs, et qu'une féministe comme Alice Coffin soit au conseil de Paris... La pensée de gauche et deux-cent-cinquante ans d'histoire d'émancipation auraient aujourd'hui pour but de détruire le mâle blanc dans un concours victimaire et la constitution d'une nouvelle morale dans laquelle... bref...

Des côlons bouchés

Autre façon de formuler l'accusation : le spectre des pensées décoloniales et post-coloniales. Les études décoloniales observent le développement conjoint du capitalisme et de la colonisation tout en restituant leur place de sujet aux « oubliés de l'histoire ». Il y a quelques différences entre ces deux champs qui dialoguent évidemment entre eux. Quelques éléments tirés à gros traits des points de divergences entre décoloniale et postcoloniale : définition de la modernité (1492 ou XVIIIème siècle), lieu d'énonciation (Amérique du Sud ou monde anglophone), références de pensée (Marxisme et mouvements sociaux ou philosophie post moderne)... Des universitaires absolument pas spécialistes de ces questions ont créé un « Observatoire de la pensée décoloniale » poussant leur conservatisme républicain à l'absurde.

Ces « lanceurs d'alerte » ont par exemple relevé le lien de ce séminaire « Démasculiniser les sciences sociales » dans lequel étaient prévues des interventions telles que « Histoire de la presse féministe, histoire féministe de la presse ». On est effectivement au bord de la guerre de civilisation...

[4] <https://hundi.am/Le-retour-des-mauvais-maitres-Olivier-Long>

[5] *L'Idéologie raciste, genèse et langage actuel et Sexe, Race et Pratique du pouvoir* de Colette Guillaumin

Quand on fait de la recherche (sérieusement), un des enjeux, c'est l'épistémologie, c'est-à-dire la réflexion sur les termes avec lesquels on pense. On vous invite à prolonger cet article autour des critiques plus sérieuses de ces approches : la sociologie bourdieusienne avec Jacques Rancière [6], privilégier l'émancipation à la domination dans la pensée du féminisme avec Geneviève Fraisse [7], ou penser comme premier le rapport de classe avec Gérard Noiriel [8].

Un mix de la lutte (DJ Crécelle)

Faisons maintenant un petit pas de côté sur la question des luttes. L'intersectionnalité est-elle un outil de lutte ? Un des outils de lutte décrié récemment dans les médias dominants concerne les réunions en non-mixité. Les réunions en non-mixité consistent à aménager un espace protégé, séparé dans le but de construire une émancipation politique entre des personnes qui subissent une oppression partagée. Cela peut consister à des partages d'expérience (racisme, sexisme, troubles psy...), mais également des activités diverses (La revue *Panthère* a son comité de rédaction composée uniquement de femmes), ou des actions politiques (Le sbeul devant les Césars 2020 pour Polanski avait été pensé en non-mixité).

La non mixité est également utilisée par nos ennemis et repose sur d'autres critères : niveaux de revenus, masculinité, non mixité raciale, appartenance sociale... La différence, c'est que l'idéologie aujourd'hui dominante ne revendique pas son caractère de classe, de race ni de genre. Nos élites n'ont pas besoin de revendiquer leur non-mixité. Même si les photos de leurs réunions montrent qu'ils la pratiquent de fait. Donc oui, les opprimé-e-s quels qu'ils ou elles soient doivent penser leurs modes d'organisation ; et le conflit politique ne tolère pas tout le monde : un patron n'est pas invité au piquet de grève (racisme anti patron ?).

La non-mixité se doit par contre d'être pensée. Je reprends ici les propositions de Sophie Wahnich issues d'un débat sur Mediapart [9] à propos d'échanges en non-mixité racisée. Elle y explique comment le passage entre les sphères publiques, privées et clandestines est l'un des enjeux des luttes.

Enfin, une lutte politique produit une double dynamique de désidentification et de subjectivation. La construction d'autonomie par la lutte politique arrache ceux qui la portent à leur situation de domination pour construire de nouvelles subjectivités.

En cela, une certaine « politique de l'identité » peut poser problème. Si les expériences de certains rapports d'oppression doivent être reconnues dans leurs singularités et sont présentes au sein des luttes mêmes, un mouvement d'émancipation n'est pas un transfert dans la scène politique des analyses de la domination. Une certaine idéologie dominante pense que nier le racisme et le sexisme suffit à les combattre ; mais une idéologie tout aussi mensongère veut nous faire croire que l'affirmation d'une identité est une fin politique en soi. La force d'un mouvement social, insurrectionnel ou révolutionnaire consiste justement dans la reconfiguration des places, le brouillage des frontières et un certain désordre.

Pour conclure...

Beaucoup de choses auront été passées en revue dans cet article fleuve. Voici quelques propositions :

- La lutte contre l'islamophobie doit être prise à bras-le-corps par les forces de gauche.
- Les discours politiques contre la gauche portés en ce moment prennent leurs racines dans une histoire d'idéologie d'extrême droite et fasciste. Pour autant, ils ne résistent pas à la moindre complexification du débat et confrontation au réel : notre tâche est donc de s'atteler à la connaissance des histoires d'émancipation tout en quittant notre entre-soi d'artistes afin de travailler pour des luttes aux composantes sociales diverses.
- La confusion fait partie des armes idéologiques fascistes ?
- Si les luttes émancipatrices gagnent lorsque qu'elles font sauter les frontières de l'ordre social, la construction de l'autonomie de ces luttes est plurielle et se réfléchit avec une diversité d'outils. L'expérimentation est au cœur de l'invention des luttes.
- La radicalité d'une pensée ou d'une analyse sociale n'est pas exactement la même que celle d'un mouvement social. Recherche et activisme politique sont deux entités qui ont leur propre autonomie et se travaillent mutuellement.

[6] *Le philosophe et ses pauvres*, chapitre « Le sociologue roi » de Jacques Rancière

[7] *La sexualité du monde*, chapitre « émancipation versus domination » de Geneviève Fraisse

[8] *Race et sciences sociales* de Gérard Noiriel et Stéphane Beaud



Quelle nudité choque ?

Il y a un peu plus d'un an, des affiches décrivant la victoire du réalisateur Roman Polanski furent arrachées dans les couloirs du CNSMDP et d'Arpej. Le débat numérique qui s'en suivit ne laissa pas tout le monde indemne.

Même si la cérémonie 2021 ne fit pas autant polémique (et heureusement), dix députés L.R. ont déposé un recours pour « exhibition sexuelle » à l'encontre de l'actrice Corinne Masiero, tour à tour déguisée en véritable « Peau d'Âne », puis nue et ensanglantée sur la scène de l'Olympia, devant un parterre d'une centaine de personnes triées sur le volet, et en direct sur la maintenant très puritaine chaîne Canal+.

Le débat sur le nu ayant déjà été abordé dans le numéro trois de la crécelle, nous avons voulu prolonger cette réflexion à la lumière de ce récent événement.

Corinne Masiero est tout d'abord militante. A la suite de son action, elle s'est empressée de rejoindre ses camarades au théâtre Sebastopol de Lille, occupé pour défendre nos professions mises à mal par l'arrêt du spectacle vivant ainsi que la récente réforme de l'assurance chômage. Et même si Roselyne Bachelot a déploré « une piètre image de la France à l'étranger », la performance a été retentissante, et l'actrice a reçu des soutiens du monde entier. Efficace donc. Mais vraiment choquant ? Pour qui ? Pourquoi ? Sébastien Thierry aux Molières 2015 n'en faisait pourtant pas moins. Même si certaines revendications (réforme de l'assurance chômage) ou formes verbales (références aux costumier-e-s) étaient similaires, la provocation était tout autre. Arborant son corps impeccable dès son entrée, l'auteur ne cesse les va et viens comiques à son pupitre jusqu'à aller dans le public (toujours en tenue d'Adam) pour interroger Fleur Pèlerin, ministre de la culture, hilare. On se rend compte, On se rend compte, en réécoutant ses blagues sexistes en prime time, que les esprits ont tous évolué.

Tous ? C'était sans compter un îlot de dix réactionnaires du groupe « Oser la France » qui trouvent que se dénuder publiquement en 2021 est une exhibition sexuelle.

Trop osée, cette France d'en-bas ?

Le discours de ces quelques parlementaires, même s'il contribue à banaliser des propos d'extrême droite tout en prônant le « on ne peut plus rien dire » (paradoxal, il va sans dire) n'a pas l'air d'ébranler l'actrice. Au contraire, ces réactions contribuent au retentissement de « l'affaire ».

Mais si l'on se rend compte qu'il est encore risqué de lutter avec son corps de femme dans le pays refuge administratif des Femen, le problème est aussi d'ordre social.

Contrairement à Sébastien Thierry, Corinne Masiero « fait populaire ». Habituee de la télé ou du théâtre de rue, avec son accent du nord et son corps vierge de toute opération de chirurgie esthétique, elle fait tâche (avec ses tampons) devant les grands pontes du milieu, sur une chaîne détenue par Vincent Bolloré.

Et ça, ça donne envie de citer Virginie Despentes :

« Que ça soit à l'Assemblée nationale ou dans la culture, vous, les puissants, vous exigez le respect entier et constant. Ça vaut pour le viol, les exactions de votre police, les césars, votre réforme des retraites. »

Ce texte lui aussi a un an. Tribune étincelante en hommage à Adèle Haenel : « Maintenant on se lève et on se barre » prend la forme d'une convergence des luttes. Et si l'amalgame de tous les oppresseurs a pu agacer, il ne nous a pas ôté la rage de lutter, soyez en sûr-e-s.

P.S. : Le printemps arrive, l'occasion de rappeler que nous disposons toutes de notre corps pour créer, lutter, ou les deux.



Prise de Conscience Raisonnée

La biographie la plus courte que nous puissions faire d'une personne serait sans aucun doute : elle est née, elle a vécu, elle est morte. En effet, il est peu de prise de risque dans cette phrase quant à la vie de telle ou telle personne car, bien que la vie et la mort ne soient pas et ne seront jamais des concepts élucidés, il est tout de même un fait concret : nous vivons et nous mourons. Et comme le disait Montaigne : « Tu ne meurs pas de ce que tu es malade, tu meurs de ce que tu es vivant. » Autrement dit, la mort fait partie de la vie. Certains vont même jusqu'à la sublimer. Car la mort ineffable mais surtout inéluctable de tous les êtres est comme une signature du contrat de vie. Si nous mourons, c'est que nous avons vécu. Et vivre est, en quelque sorte, un miracle statistique, quand on considère la quantité de chance qu'il faut pour réunir toutes les conditions nécessaires à notre existence.

Les gens meurent, c'est comme ça, diront certains. C'est la vie, diront d'autres.

Les gens meurent, et c'est bien comme ça.

Les gens meurent, de vieillesse, ou prématurément, de maladie, de virus, mais pas seulement ! La mort est toujours présente, et travailler aux pompes funèbres restera certainement un métier d'avenir ! Mais elle n'est pas toujours regardée de la même manière par l'humanité. Comme une vague, elle prend un aspect différent selon les rochers médiatiques et la météo de l'opinion publique. Les vagues virales, bien que souvent à l'ordre du jour, laissent parfois place à la misère, aux suicides, aux accidents de la route, aux cancers... La Covid-19 qui, elle, est bien présente dans notre quotidien depuis plus d'un an, tue et a tué beaucoup de nos amis humains. Cependant, elle n'est pas seule sur le sombre tableau des décès. En effet, la pollution de l'air cause toujours la mort d'au moins 48 000 personnes chaque année en France, et ce chiffre a été revu à la hausse par des chercheurs de Harvard, en collaboration avec des chercheurs des universités de Birmingham, Leicester et Londres. Iels ont mis à jour des chiffres alarmants dans la revue scientifique *Environmental Research*. Iels ont en effet réévalué les chiffres qui atteignent les 100 000 décès en France et 8,7 millions de décès dans le monde sur l'année 2018.

Les gens meurent, mais pas seulement de la Covid-19. En 2020, 182 372 personnes sont décédées d'un cancer en France, et près de 10 millions dans le monde.

En France, 9 000 personnes se suicident tous les ans et 250 000 tentatives sont prises en charge aux urgences, soit 685 par jour. Dans le monde, 800 000 personnes se suicident chaque année, soit une toutes les quarante secondes. La France détient un triste record car elle est le pays européen où l'on se suicide le plus, avec une moyenne de 14,1 pour 100 000 habitants contre 11,3 en Europe. Un état des lieux a été fait à la sortie 2020 avec une étude sur la « solitude » par l'IFOP pour l'association Astrée. Nous découvrons que 18 % des Français se sentent toujours ou souvent seuls en 2020, contre 13 % en 2018. Cette solitude touche majoritairement les jeunes de 18 à 34 ans, avec les étudiants en première ligne, car pour beaucoup d'entre eux le « présentiel » a disparu — deux tiers d'entre eux souffrent davantage de la solitude à cause de la crise sanitaire, 28 % se sentent toujours ou souvent seuls, et 75 % en font l'expérience toujours ou parfois.

Si en France nous n'avons toujours pas de chiffres précis concernant les impacts qu'ont eu les restrictions et l'isolement forcé cette année, les centres d'aide et d'appel comme SOS Amitiés ainsi que certains centres psychiatriques montrent ce phénomène par la saturation au sein de leurs services.

Au Japon, une étude a été menée. Elle a révélé qu'en 2020, l'archipel a enregistré un nombre plus élevé de suicides que les autres années : pratiquement 21 000 personnes se sont suicidées, soit 750 de plus qu'en 2019. Le premier ministre, Yoshihide Suga, a même nommé un ministre de la solitude : Tetsushi Sakamoto.

Nous ne mourons pas que de la Covid-19. Les barrières contre celle-ci, la distanciation, l'isolement, tuent, eux aussi. S'isoler n'est pas une solution pour les personnes en détresse psychologique. Quel remède à cela ? Une prise de conscience. Ne pas prendre conscience de ces oubliés de la pandémie, c'est ne protéger qu'une partie infime de la population. Quand penserons-nous donc à ces gestes barrières contre la dépression, voire le suicide ? Ne portent-ils pas une même responsabilité ? Ils ont beau sembler contradictoires, leurs vocations vont dans le même sens : Vivre.

Protéger les autres, c'est aussi et surtout les aimer, les embrasser, leur parler, leur sourire ou leur porter un regard de soutien, rassurant et qui éveille au bonheur.

Protéger les autres, c'est aussi protéger la démocratie, la liberté d'expression, le doute, la critique, la liberté, la simplicité, la créativité, l'art, l'amour, qui sont tous essentiels. Autrement dit, protéger les autres c'est aussi tester PCR (Prise de Conscience Raisonnée), tester les possibilités de dire ce que nous voulons, ce que nous pensons. C'est être libre de douter, de jouer de la satire, de rire de tout, de s'exprimer, et de savoir dire « Non » quand il faut dire non et « Oui » quand il faut dire oui.

La loi sécurité globale

C'est fou, à chaque fois que nos dirigeants politiques parlent de sécurité, on se sent toujours un peu plus en danger. Le 15 avril dernier, le couperet est tombé et la loi « sécurité globale » a été adoptée. De nombreuses manifestations s'étaient tenues dans l'hiver. Nous y étions avec nos crécelles crépitantes, entre les collectifs de gilets jaunes mutilés, les familles de victimes des violences policières, les journalistes aussi, de droite et de gauche, et puis comme nous d'autres étudiant-es, travailleur-ses, précaires, syndicalistes, ...

On a beaucoup parlé de l'interdiction de filmer des policiers en exercice, et pour cause : quand on sait le rôle qu'ont joué les vidéos dans la dénonciation des violences policières, on comprend que le gouvernement entendait réclamer purement et simplement l'impunité des forces de son ordre. Alors ce n'est plus écrit comme ça dans la loi. Ce qu'ils ont fait à la place, c'est inscrire un nouveau délit au code pénal, celui de « provocation [dans le sens d'inciter, d'appeler] à l'identification ». Évidemment c'est flou, et c'est fait pour... Mais on comprend bien que le but demeure de dissuader tous les témoins de violences policières de sortir leur téléphone pour filmer. Car ce sera au juge de décider si c'était ou non une « provocation à l'identification ».

Mais la loi contient d'autres sujets de réjouissance : généralisation de l'utilisation des drones pour filmer, y compris de manière « préventive » (!) ; les caméras de vidéosurveillance et les caméras-piétons désormais accessibles à la police et à la justice. C'est la légalisation d'un véritable dispositif de surveillance généralisée qui a été votée le 15 avril.

Les pouvoirs de la police municipale sont aussi renforcés et, cerise sur le gâteau, désormais : « *Le fait pour un fonctionnaire de la police nationale ou un militaire de la gendarmerie nationale de porter son arme hors service ne peut lui être opposé lors de l'accès à un établissement recevant du public* » (article 25). Ah ben avec ça on a hâte que les musées rouvrent !

Les flics ont donc les mains libres pour tabasser comme ils le sentent. Et pour qui réplique ? La loi a tout prévu : les réductions de peine sont désormais interdites à quiconque est condamné pour violence contre les forces de l'ordre. La boucle est bouclée.

Vous y croyez, vous, à la fin du trafic de drogue grâce aux drones ? Vous pensez que les violences faites aux femmes à 90 % par des agresseurs connus d'elles vont diminuer parce que les flics seront mieux armés ?

Plus la misère sociale grandit, plus le désespoir prend des formes violentes (on l'a vu tragiquement avec l'assassinat de deux salariées de Pôle Emploi par un chômeur le 28 janvier dernier). Mais cette violence-là, on ne la résout pas avec des grenades de désencerclement ni des caméras de surveillance. La réponse ne peut être que sociale. Or, les moyens des services publics et collectifs sont sans cesse amputés pendant que ceux des forces de l'ordre augmentent. Mais quel est cet ordre si inhumain qu'il lui faut tant de forces pour se maintenir ?

Si jamais vous vous sentez en danger en rentrant chez vous : levez les yeux, le préfet Lallement vous surveille peut-être à travers un drone. Ça va tout de suite mieux, n'est-ce pas ?

Le Duo-feuilleton

épisode 3 : l'étincelle

19 (♩ = 84-88)

Saxophone alto (en mi bémol)

Alto

27

Saxophone alto

Alto

la suite au prochain numéro...

Les mots croisés de *La Crécelle*

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
A								■	
B				■					
C			■			■			
D	■								
E							■		
F		■			■			■	
G			■	■		■			
H									■

#NotMyDiese

L'étudiante X241 s'avance, badge à la main, entre les portiques de détection de Mauvaises Intentions. Une tonalité engageante résonne et elle progresse de quelques pas. Une douche désinfectante se déclenche, puis un tourbillon d'air chaud et réconfortant l'entoure, une vapeur qui a l'avantage de repasser les vêtements en même temps qu'elle lisse les cheveux rebelles. Elle conclut le protocole d'accueil d'un solennel « Je me présente au Conservatoire du Monde pour atteindre l'excellence et diffuser son prestigieux rayonnement dans le milieu musical » qui permet de finaliser son authentification par reconnaissance vocale. Si son dossier de webétudiante est à jour, qu'elle n'est en conflit ni avec son professeur virtuel ni avec l'administration numérique, ou, pire encore !, avec la régie d'orchestre interconnectée, elle peut entrer dans le Saint des Saints. Avant de se lancer dans quelques heures d'Entraînement Pratique Raisonné (le mot travail étant trop négatif, il a été banni lors de la Convention pour les Études Bienveillantes), X241 se dirige vers le distributeur d'e-liquide de réconfort. Elle pose sa main sur l'écran de l'appareil, celui-ci vérifie son solde, puis retentit d'un BIIP aussi désagréable que possible. Aïe, elle n'a plus de bitcoincoin sur son compte, elle n'a pas fait assez d'heures d'EPR. Elle soupire et se résigne à ouvrir Mydoublediese sur son Outil Social Connecté Portatif, pour connaître l'Espace qui lui a été attribué par l'Algorithme des Mérites. Après avoir trouvé l'unique ascenseur actif de l'établissement, la voilà arrivée au bon endroit. La serrure connectée reconnaît également son empreinte, et la porte s'ouvre en énonçant « Il-vous-manque-46-heures-d'EPR-cette-semaine. Vous-êtes-une-honte-pour-le-Conservatoire-du-Monde ». L'étudiante hausse les épaules, son ami Y457 en est à 154 heures de retard... Il faut dire qu'il joue du trombone à coulisse virtuelle et que celle-ci beugue depuis un certain temps (si vous rencontrez un problème similaire, veuillez consulter le tuto adapté sur le website du CdM coulisses-virtuelles/reboot-plug-indemiseàjour.com).

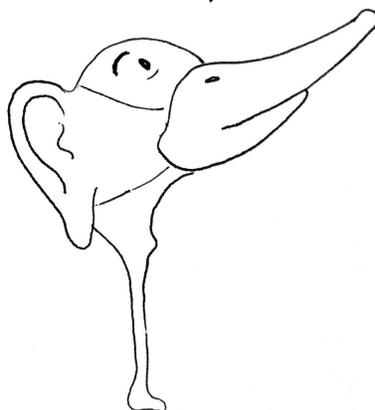
- A. La crécelle en est un
- B. CNSM germanique // Orifices instrumentaux
- C. Pronominal // Carte bancaire // Compositeur et organiste bavarois
- D. Oblige à regarder droit devant
- E. Deux blanches, c'est notre requête // Fils de Juda
- F. Terminale littéraire // Code signifiant « Algérie »
- G. Rayons solaires // Les autres
- H. À utiliser pour ménager les voisins

- 1. Courant // Sexuel, par exemple
- 2. Théâtre occupé // En langue originale
- 3. Brexit // Espace oasis
- 4. Au-dessus de nos têtes
- 5. Qui a une certaine moralité ; si c'était un instrument, ce serait le hautbois // Disque en voie de disparition
- 6. À // Drogue psychédélique
- 7. Une note l'est souvent à une autre // Calme
- 8. Auxiliaire // Union Européenne
- 9. Héros de BD

Solution du précédent numéro

	1	2	3	4	5	6	7	8
A	M	O	U	T	A	R	D	E
B	A	M	■	■	T	E	U	F
C	■	S	E	L	O	N	■	F
D	■	■	B	R	U	T	■	I
E	C	I	L	■	T	R	A	C
F	A	M	O	■	S	E	M	A
G	B	A	U	X	■	S	I	C
H	■	M	I	S	S	■	S	E

J'ai troqué mon violon contre un bec, paraît qu'il y a de l'avenir dans l'bitcoincoin...



Après avoir transpiré 16 mL, ce qui est le minimum requis pour ressortir de l'espace d'EPR, elle consulte de nouveau MyDoubleDiese sur l'écran tagué en face d'elle.

Entre les *Coller la petite* et DELORMEFOREVER, elle distingue que son retard a diminué de seulement 1h15. Heureusement, converti en bitcoincoin, ce temps de Pratique Raisonnée lui donne le droit à un gobelet d'e-liquide de digestion, dont elle profitera après le Temps de Partage Social et Nutritif.

Le printemps est déjà bien avancé, le soleil brille, les oiseaux chantent - mais on ne les entend pas à cause du périph' - les théâtres sont occupés... Tu voudrais bien t'engager mais tu ne peux pas trop parce que les exams arrivent à grands pas ? Et après une semaine passée à bosser, tu as quand même bien besoin d'une petite pause... non ?



Dans tous les théâtres près de chez vous, les occupants ont besoin de votre soutien !

#occuponspartout
#agoraparisvillette

Tu veux nous proposer un projet, un instant de musique, de danse ? T'investir un peu plus dans l'organisation de ce beau moment qu'est l'Agora ?

Contacte-nous sur nos pages Facebook et Instagram :

AGORA PARIS Villette

ou par mail :

agoraparisvillette@gmail.com

Sommaire

Page 1

Une brève utopie musicale

Agoras Paris Villette : le CNSMDP soutient les occupations !

Page 2

Parole d'une Crécelleuse à l'Agora du 21 mars

Page 3

Parole d'un Crécelleux à l'Agora du 28 mars

Page 4

Bouquet garni pour une révolution printanière

Page 5

Moussorgsky face à la cavalerie

Pages 6 et 7

Sainte-Roselyne et le toucher des écrouelles

Bachelot, CV d'une politicienne mal caricaturée

Pages 8 à 10

En direction des cheffes d'orchestre

Page 11

Mère Crécelle, raconte-nous une histoire

Pages 12 et 13

D'accord, désaccord : pour un contrepoint écologique

Pages 14 et 15

Psychotest : Communard ou Bonapartiste, quel musicien êtes-vous ?

Pages 16 à 19

Travailler au sup' en temps de pandémie : enquête déambulatoire et témoignages colorés

Page 20

Méfions-nous, l'extrême-droite nous fait les yeux doux

Pages 21 à 23

Rhapsodie sur les agitateurs facho-compatibles

Page 24

Quelle nudité choque ?

Page 25

Prise de conscience raisonnée

Page 26

La loi sécurité globale

Duo Feuilleton #3

Page 27

Les mots croisés de La Crécelle

#Notmydièse

La Crécelle est issue d'une lutte sociale. Son écriture est collective et accueillante.

Pour nous contacter, réagir, ou proposer un article : lacrecelle.journal@gmail.com